
3 1761 08152033 0

DU MÊME AUTEUR

Poésie

SÉPULTURE (18 exemplaires. *Hors commerce*).

MARIE-ANTOINETTE A TRIANON (B. Grasset).

LES DIVINITÉS DE VERSAILLES (Dubois, Versailles. *Epuisé*).

TROIS LITHOGRAPHIES ROMANTIQUES (La Belle Edition. *Epuisé*).

HYMNE AUX AMÉRICAINS (L'Amitié de France et de Flandre, chez G. Crès).

N[illegible] ET MIDI. Poèmes : 1907-1919 (Pour paraître).

Prose

LA DENTELLE A LA MAIN EN FLANDRE (Giard, Valenciennes).

LA PASSION A LILLE (Sous le pseudonyme de : *Un Sergent*, Crès).

LE MONDE HABITABLE ET BEAU (*Hors commerce*).

CHARLES PÉGUY ET SA MÈRE (L'Amitié de France et de Flandre, chez G. Crès).

ARRAS ET L'ARTOIS DÉVASTÉS (F. Alcan).

LA FLANDRE DÉVASTÉE. En collaboration avec H. Cochin et N. Bourgeois (F. Alcan).

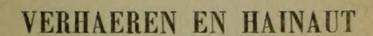
CARPEAUX INCONNU (Van Oest, Paris et Bruxelles, *sous presse*).

LE GÉNIE DU NORD (En préparation).

LE SCULPTEUR DE LA MADELEINE (En préparation).

Folklore

SIX IMAGES POPULAIRES de la fabrique de Valenciennes au XVIII[e] siècle et au commencement du XIX[e] siècle. (Giard, Valenciennes et H. Champion, Paris.)



VERHAEREN EN HAINAUT

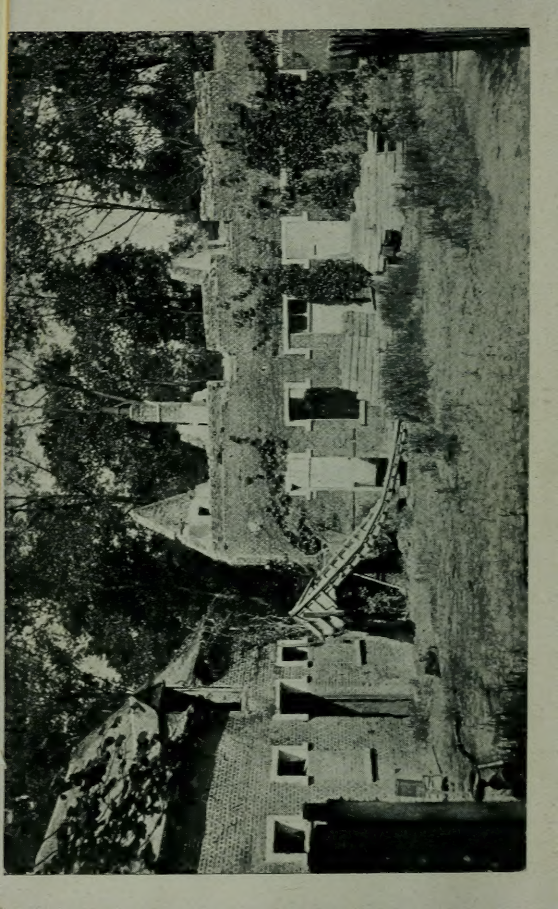
IL A ÉTÉ TIRÉ :

100 exemplaires sur vélin pur fil des papeteries Lafuma, numérotés de 1 à 100

JUSTIFICATION DU TIRAGE

3680

4a



ANDRÉ M. DE PONCHEVILLE

Verhaeren en Hainaut

Heures ceintes de fleurs...
LES HEURES D'APRÈS-MIDI

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXX

A SA MAJESTÉ

LA REINE DES BELGES

Puis-je prier Votre Majesté d'accepter la dédicace de ce livre où j'ai rassemblé mes souvenirs sur le Verhaeren le plus intime, celui qui dans la solitude agreste de son ermitage apparaissait mieux que nulle part ailleurs un être magnifique, droit et bon. Durant vos jours d'exil, à la Panne, dans une solitude analogue, mais attristée par le deuil de la Belgique, il vous a été révélé tel au cours de vos promenades sur le sable des grèves et des dunes. Lui-même gardait de ces entretiens, je le sus alors, un souvenir infiniment précieux et ému. Il éprouvait l'admiration la plus vive pour la

compagne héroïque d'un roi en qui il voyait, comme le monde entier, un chevalier à la Saint-Georges.

Les simples pages que j'offre ici à Votre Majesté, ce sont encore les battements du cœur que vous avez senti brûlant à vos côtés quand Verhaeren marchait auprès de vous le long du flot amer.

A. M. P.

La mort de Verhaeren a été si inopinée, si foudroyante, que la plupart de ses amis l'ont apprise au moment où ils s'y attendaient le moins et souvent par la lecture des journaux. Ils l'avaient laissé plein de santé et de joyeuse activité : soudainement c'est le coup du destin, l'inévitable *ananké*.

Je venais de quitter Chambéry pour la frontière italienne. La veille, j'avais visité pour la troisième fois les Charmettes ; et l'ermitage où le pauvre enfant Rousseau, errant jusque-là sur les routes, connut près de Mme de Warens les seuls jours de bonheur de son existence, m'avait rappelé un semblable ermitage dans le Hainaut, la petite maison champêtre du *Caillou-qui-bique* habitée aux beaux jours du printemps, de

la fin de l'été et de l'automne par notre che
poète. Ce mardi matin 28 novembre 1916
c'était encore un peu l'automne. Le solei
ne se lassait pas de briller avec une singu
lière douceur de persistance ; et n'eussen
été les grappes de raisin desséchées suspen
dues encore à des treilles dont on n'avai
pas fait la vendange, on se fût cru un ma
tin de printemps. Sur la maison de Mme d
Warens, humble, semblable aux autres pe
tites bastides éparpillées sur les flancs de
coteaux et parmi les taillis roux, au mur d
cette maison, une rose toute seule et haut
fleurissait encore près de la plaque de mar
bre sur laquelle sont gravés les vers célè
bres :

> Réduit par Jean-Jacque habité
> Tu me rappelles son génie,
> Sa solitude, sa fierté...

C'est ainsi que plus tard sur le logis du *Caillou-qui-bique* (1) un signe avertira le passant qu'il fut le lieu où prirent naissance les plus fraîches poésies, fleurs coupées hélas !

Ce mardi matin, Verhaeren était mort déjà depuis la veille au soir. Aucun pressentiment n'en avertit l'ami qui songeait à lui, regardant tour à tour la rose sur le mur, et au loin, dominant Chambéry, la croix du Nivolet brillante de lumière. Le lendemain, avant de monter dans le train de Modane, je glissai dans la boîte aux lettres de la gare une série de cartes postales à son adresse représentant des vues des Charmettes, et j'achetai les journaux. A peine les eus-je dépliés, installé dans un compartiment, que je reçus à mon tour le choc que

(1) Ces lignes furent écrites avant sa destruction.

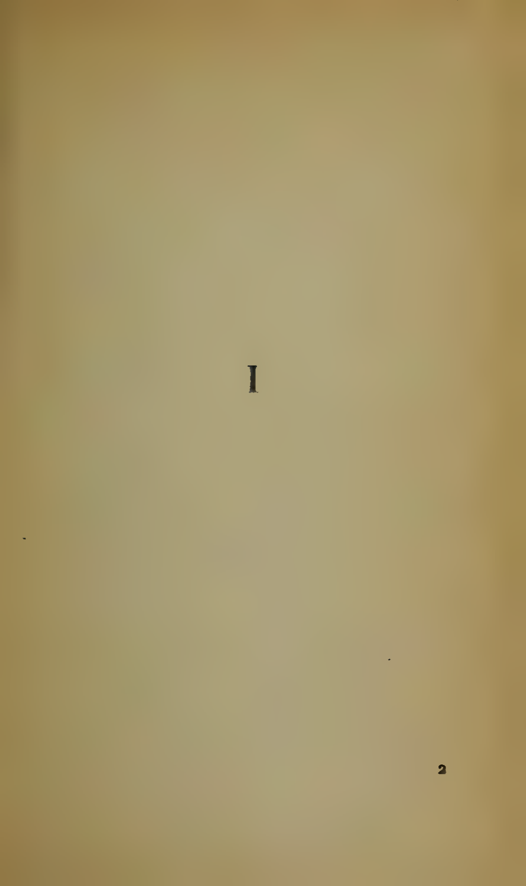
tant d'autres ont éprouvé sur toute la surface du monde civilisé, où ce grand cœur qui battait si fort avait trouvé des cœurs prêts à lui répondre. Au cri de douleur qu'un Belge du Hainaut, Louis Piérard, a poussé à Londres (1), que d'autres au même instant ont répondu de toutes parts!

Certes, Verhaeren appartient au monde. Mais encore il est à la France, dont il a requis le langage doux et fort. Il est à la Flandre, sa patrie selon le sang. Il est au Hainaut, coin de terre où il avait trouvé selon l'esprit une demeure d'élection, où il a aimé au surplus, connu des joies vives, douces, apaisées. C'est là que nous le reverrons toujours le plus fidèlement et le plus précieusement dans notre pensée, nous qui

(1) *Mercure de France* du 15 janvier 1917.

l'avons connu semblable à un jeune et vieux paysan à visage éternel comme celui de la terre, vêtu de velours à côtes comme ils le sont, avec des yeux interrogateurs et profonds au-dessus des broussailles de la moustache (1).

(1) Une bonne photographie de Verhaeren faite au *Caillou-qui-bique* — bien qu'il y ait les cheveux plus courts qu'il ne les portait d'ordinaire, — est celle qui figure en tête de l'opuscule de M. Georges Buisseret sur l'*Evolution idéologique d'Emile Verhaeren*. Elle est prise dans le studio du poète, auprès des rayons qui surmontent sa table à écrire.



I

I

Si l'on suit sur une carte la frontière à l'est de Valenciennes, on s'aperçoit que la Belgique en cet endroit s'enfonce comme un coin dans la France. C'est à l'extrémité de cette langue de terre aiguë que s'étend, entre Roisin et Angres, le bois où la vallée de la Honnelle porte le nom de *Caillou-qui-bique*. De son ermitage, Verhaeren, tourné vers le nord, avait ainsi à sa droite, à sa gauche, et encore derrière lui, la France.

Quand j'étais enfant, aux jours de fête j'allais déjà avec ma famille dans ce ravin pittoresque, élément avancé des Ardennes, qui coupe à la frontière une plaine grasse

tout en labours. Le lundi de Pâques ou celui de la Pentecôte, nous y passions la journée, cueillant et rapportant de pleines brassées de ces jonquilles appelées *aillets* chez nous. Chez nous aussi le cri qui annonce ces fleurs dans les rues des villes, à Valenciennes ou à Mons, est le cri annonciateur du printemps. Des enfants de la campagne viennent pour en vendre de gros bouquets dans les rues, en même temps que de violettes ; et leur cri traînant : « Ah ! z'aillets, violettes... », ceux qui l'ont entendu et qui sont privés de l'entendre depuis ces trois ans de guerre en gardent, avec le souvenir d'un éveil intérieur, je ne sais quelle inexprimable nostalgie qui doit ressembler à celle des exilés. Ces fleurs fraîches, criées à l'aube du jour et du printemps, c'est l'assurance donnée d'une sai-

son clémente au sortir de l'hiver, quand le soleil se libère peu à peu des nuages, quand l'eau coule plus claire, et, semble-t-il, avec un plus doux murmure. — Nulle part comme au *Caillou-qui-bique* on ne trouve des aillets beaux et vigoureux : là les prairies en sont semées dru et serré. Quelle beauté au printemps, ces prairies où, mêlées de jaune, toutes les nuances du vert, traversées de soleil, plaisent à l'œil et le reposent en même temps qu'elles rafraîchissent l'âme ! J'éprouvais bien tout cela, enfant que j'étais, quand nous allions passer la journée dans ce vallon solitaire, déjeunant d'une omelette à la crémerie Laurent. On l'a dit cent fois : si les enfants pouvaient exprimer tout ce qu'ils sentent, quels poèmes n'écriraient-ils pas !

C'est alors, quand j'avais dix ou douze ans,

que je suis bien sûr d'avoir rencontré parfois dans les sentiers un homme vêtu de velours dont la couleur rousse s'harmonisait avec celle des taillis qui commençaient seulement à pousser des pointes vertes, nu-tête le plus souvent, et l'air, me semblait-il, un peu égaré, — mais de la divine folie de Gérard de Nerval dans les forêts du Valois, — celui que les paysans à l'entour appelaient rudement « le fou du bos » (1), le fou du bois, et qui était Orphée. Instinctivement je sentais bien que je rencontrais quelqu'un au-dessus du niveau commun de la foule,

(1) Cette appellation, dont j'ai recueilli trace au *Caillou*, est peut-être un commencement de légende, comme il s'en forme autour des grands hommes. Mais je tiens de Mme Verhaeren que quand Verhaeren arriva dans le pays les gens auxquels on avait dit : « C'est un poète », comprirent qu'il s'agissait d'un Boer — on en parlait beaucoup alors. D'où il fut appelé quelque temps *le Boer du bois*, puis *le monsieur du bois*. — Le bois d'Angres, dont le *Caillou-qui-bique* fait partie.

puisque j'en ai gardé mémoire, comme aussi des robes claires entrevues dans les halliers : Mme Verhaeren et ses amies.

C'était le temps où Verhaeren écrivait les poèmes doux et forts des *Heures*. Quand je le rencontrais errant et égaré de la sorte, avec ses vêtements couleur des bois et couleur de la terre, couleur de chaume et de gibier, couleur du lièvre errant et de la perdrix blottie dans un sillon, il revenait de courses où il épuisait son cœur ardent à serrer le monde contre lui et à le rapporter en don à celle qu'il aimait.

Je t'apporte, ce soir, comme offrande, ma joie
D'avoir plongé mon corps dans l'or et dans la soie
Du vent joyeux et franc et du soleil superbe ;
Mes pieds sont clairs d'avoir marché parmi les herbes,
Mes mains douces d'avoir touché le cœur des fleurs,
Mes yeux brillants, d'avoir soudain senti les pleurs
Naître, sourdre et monter, autour de mes prunelles,
Devant la terre en fête et sa force éternelle.

L'espace entre ses bras de bougeante clarté,
Ivre et fervent et sanglotant m'a emporté,
Et j'ai passé je ne sais où, très loin, là-bas,
Avec des cris captifs que délivraient mes pas.
Je t'apporte la vie et la beauté des plaines ;
Respire-les sur moi à franche et bonne haleine,
Les origans ont caressé mes doigts et l'air
Et sa lumière et ses parfums sont dans ma chair (1).

Plus tard je lus pour la première fois dans l'*Occident* l'admirable poème, et un grand désir me vint, à dix-huit ans, de connaître son auteur que je savais habiter au *Caillou qui bique ;* mais où exactement, je l'ignorais. A Roisin, le village le plus proche, je me renseignai à la poste Les indications ne furent pas cependant à ce point précises qu'arrivant à la crémerie Laurent je n'allasse d'abord en face, à la propriété d'un imprimeur de Frameries, M. Dufrasne, que je me figurais être celle du poète ; mais les

(1) *Les Heures d'après-midi.*

volets étaient clos. Je m'adressai à Laurent, qui me dit en souriant : « C'est ici qu'habite M. Verhaeren, chez moi. »

Ce que l'on appelle dans le pays la crémerie Laurent est en réalité une ferme assez importante qui abrite de nombreuses vaches laitières tout le jour répandues dans les prairies à l'entour. C'est la ferme classique, enfermant par ses côtés une cour rectangulaire. Elle comporte un estaminet champêtre, et c'est là qu'avec mon père nous mangions en famille de si délicieuses omelettes, les jours de promenade. On y trouvait toutes sortes de cigarettes, de paquets de tabac et de boîtes d'allumettes-bougies. — Verhaeren vint m'y serrer la main, nous échangeâmes quelques mots, moi tout ému et pénétré de reconnaissance qu'il eût voulu se dérober un instant à la séance de pose.

Laurent m'avait appris que le peintre Montald faisait alors son portrait.

L'ermitage du poète est en somme un des côtés de la ferme, un corps de logis qui fut autrefois une étable, si j'en crois le peintre Lucien Jonas, un des familiers du *Caillou*. L'entrée est par la cour intérieure. Et cette entrée est fleurie de roses, comme le mur des Charmettes.

Plus tard ce fut là que je me présentai, environ cinq ans après cette première et rapide entrevue, en compagnie du peintre Maurice Ruffin, qui avait fait, lui aussi, un portrait du poète. Nous ne le trouvâmes pas cette fois-là. Laurent nous apprit qu'il était allé à Mons, et il ajouta avec tous les signes d'un grand respect : « Nous attendons prochainement la visite de M. Clemenceau. » Je ne sais s'il est jamais venu.

Nous revînmes un peu plus tard et nous fûmes plus heureux. J'apportai à Verhaeren mon premier recueil de vers, fraîchement paru alors, *Marie-Antoinette à Trianon*. De ce jour date ma véritable présentation au grand poète, qui voulut bien, dès lors, me compter parmi ses amis et que je revis à Saint-Cloud l'hiver qui suivit (1).

(1) Sur une carte du poète, que je retrouve, il avait inscrit pour moi son adresse : 5, rue de Montretout, avec cette mention qui indique la date de son retour : « Pas avant le 1er novembre. »

Pour celle de ma visite, je l'avais notée moi-même au revers du même bristol : samedi 14 octobre 1911.

II

Chaque printemps, chaque automne surtout, vers le début d'octobre, j'allais de Valenciennes à bicyclette faire plusieurs visites à Verhaeren. Avec quelle nostalgie depuis, pendant la guerre, nous reparlâmes ensemble des saisons du *Caillou !* — Je m'arrangeais pour y arriver vers dix heures du matin, quand déjà, à sa table de travail auprès de la fenêtre qui donnait sur un jardinet, il avait tracé de sa ferme écriture les lignes inégales du poème quotidien. Comme Hugo il avait pour devise : *Nulla dies sine linea*. Comme lui, et à l'inverse de Balzac, il travaillait de préférence le matin, dès sept heures.

Quittant Valenciennes, je faisais un relais à Sebourg, le dernier village important avant la frontière. Verhaeren en aimait l'église haut perchée sur un tertre, qui domine de sa tour tout le pays et renferme un gisant du moyen âge, un Baudouin apparenté à ceux qui furent de Flandre et de Constantinople, avec le corps plus précieux de saint Druon, berger, pèlerin et reclus, que les foules viennent ici invoquer le lundi de la Trinité. Il en connaissait bien la pieuse histoire, évoquée au surplus dans une des *Images* (1) naïves dont j'avais retrouvé les bois dans un grenier provincial et fait

(1) *Images populaires* de la fabrique de Valenciennes à la fin du XVIII[e] siècle et au commencement du XIX[e], tirées sur les bois originaux de Boucher, « rue Génois, sur la Place, n° 6 » et publiées avec un texte par M. André M. de Poncheville. A Valenciennes, Librairie Giard, sur la Grand' Place. MCMXIII. — Tiré à cent exemplaires sur papier d'Arches.

exécuter un tirage restreint que je lui offris (1).

De Sebourg à Eth, les feuillages légers du printemps, d'un vert tendre, ou ceux de l'automne, rouges et jaunes, mouillés de pluie, m'accompagnaient sur une route qui déjà se faisait plus accidentée, se rapprochant des Ardennes en miniature du Caillou. A Roisin, la frontière franco-belge se décelait par un poteau et des douaniers, ses pacifiques gardiens. Je déclinais mon nom à ces messieurs et leur disais pour qu'ils me laissassent passer en bicyclette : « Je vais voir M. Verhaeren, je reviendrai à la fin de l'après-midi. » Leur courtoisie à ce nom était grande.

Roisin possède la plus charmante auberge

(1) La dédicace imprimée est celle-ci : « Je vous offre, Emile Verhaeren, ces images du pays de Hainaut que vous habitez, qui sont vôtres et que vous aimerez. »

de village, un ancien presbytère et qui en a gardé l'enseigne : *A la vieille cure*. On y entre par un haut porche et l'on y trouve de fraîches salles carrelées, fraîches même par les plus vives ardeurs de l'été. Parfois y mangèrent un morceau des amis de Verhaeren trompés dans leur attente par une course du poète qui s'éloignait de son ermitage pour aller à Mons, à Valenciennes, voire à Bruxelles. Avec Maurice Ruffin, cette fois que nous eûmes la déconvenue de ne pas le trouver au *Caillou*, nous y déjeunâmes; puis allâmes visiter, au village proche d'Angres, le graveur Bernier, un autre ami du grand Flamand qui l'a louangé d'une louange admirable, curieuse figure de paysan-artiste, au moral comme au physique. Physiquement c'est le faune de ces contrées de Hainaut, semble-t-il, une figure rouge,

rousse et rieuse de chèvre-pied, telle que l'a fixée un très beau portrait fait par Ruffin dans une note robuste à la Jordaens ou à la Franz Hals (1). Le graveur lui-même a saisi à la pointe sèche avec acuité divers aspects du visage de Verhaeren.

Nous le trouvâmes dans sa maison rustique et il nous conduisit à un atelier qui ressemblait à celui d'un de ces horlogers de village qui plaisaient tant à Jean-Jacques. Nous vîmes ses œuvres et je lui fis conter ce qui demeure le grand événement de sa vie et comme le couronnement de sa carrière d'artiste, le déjeuner qui lui fut offert là-même, à Angres, par ses amis de tout le Hainaut, artistes et écrivains que Verhaeren présida. Les convives étaient Maurice Ruffin « le peintre inquiet et si finement

(1) Ce portrait appartient à M. Lucien Jonas.

artiste» ; Julien Déjardin au visage semblable à celui de Carpeaux par une rencontre singulière, paysagiste de la Picardie, de la Flandre, et de son Hainaut natal ; le poète Clerfeyt, qui devait être son biographe avant d'être pris lui-même par la mort ; valenciennois tous trois. Puis Jules Mousseron, mineur à Denain et poète patoisant, grand poète de l'humble vie noire en parler *rouchi* commun aux deux Hainaut français et belge. Peut-être Louis Piérard était-il là aussi pour que fût complète l'union de territoires qui, en réalité, n'en composent qu'un, et réalisée la reconstitution de l'indépendant comté de Hainaut.

Que l'on imagine, par un beau jour de la fin de l'été, le repas en plein air, sous des tonnelles de houblon et de vigne vierge, la nappe fleurie de roses, l'instant du café qui

réjouit les cœurs venant après les mets abondants et la bière mousseuse (1). Parmi les paysans de l'endroit, entre le bourgmestre en écharpe et les jeunes gens épris d'art libre, Verhaeren est là, avec sa belle amitié qui se décèle soudain dans le discours qu'il adresse à Bernier, célébrant l'homme et l'artiste, rendant hommage en même temps au delà de lui, à tout le pays de Hainaut (2).

(1) Exactement, cette fête rustique eut lieu le 9 août 1908 et rassembla autour du graveur ami de Verhaeren M. Louis Dupriez, bourgmestre d'Angres, qui parla aussi, MM. Abel Le Tellier, Fulgence Masson, Oscar Van den Daele, Jannepin, etc. Maurice Ruffin, Julien Déjardin, Mousseron sont nommés plus haut. Louis Piérard, alors à Orange avec J. Destrée et Isi Collin, avait envoyé ce quatrain humoristique sur une carte représentant l'arc de triomphe :

Penchés sur cette vue de l'Arque de triomphe,
Trois Wallons, en buvant une tasse de thé,
Tenant à saluer ton triomphe. ô Bernier,
Cherchent en vain un mot qui rime au stupide omphe.

(2) Ce discours n'a jamais été publié que dans *l'Almanach de Valenciennes et du Hainaut pour 1913*. Celui-ci n'eut qu'un tirage limité et ne dépassa pas les limites de la pro-

« Vous êtes, mon cher Bernier, parmi les nombreux artistes que j'ai l'honneur de connaître, un de ceux que leur milieu explique le plus heureusement. Vous portez en vous les caractéristiques précieuses de votre race : l'application, la patience, l'obstination, le courage, l'enthousiasme ; vous êtes un sûr et ferme ouvrier et vous êtes en même temps un artiste consciencieux et remarquable ; vous mettez une ardeur rare à bien faire tout ce que vous vous proposez d'accomplir et le métier acquiert entre vos mains une probité profonde. On dirait qu'il vous tient à cœur d'être, dès que vous prenez entre vos doigts votre burin, un parfait honnête homme et que vos dons si complets et si robustes de graveur acquièrent comme une

vince. Ces pages non recueillies dans l'œuvre du poète peuvent donc être considérées comme inédites.

valeur morale autant qu'esthétique. C'est en quoi vous m'apparaissez si supérieur à tant de traceurs de droites et de courbes dont la virtuosité séduit à première vue, mais qui n'excitent qu'une admiration rapidement disparue, alors même que leur succès éblouit la vulgaire admiration de ses inconsistants et fallacieux mirages.

« Vous, mon cher Bernier, vous ressemblez aux plantes et aux arbres auprès desquels vous vivez. Ils ne portent point des fleurs et des fruits plus beaux que ceux pour lesquels ils puisent leur nourriture au fond de la terre, mais ce qu'ils donnent est sincère, loyal et sain ; cela sent la campagne robuste, vivante et magnifique ; cela n'illusionne pas ; cela ne ment pas ; cela réconforte et invigore, cela ne trompe jamais. Vous êtes, mon cher Bernier — et quel plus

bel éloge pourrrais-je vous adresser? — vous êtes celui dont l'art inspire confiance autant que l'amitié : Il est vous-même. On peut tabler sur lui comme on peut compter sur votre parole, comme on peut croire à la fidélité et à la netteté de vos gestes et de vos actes. Votre art et votre caractère sont également solides et généreux. Ils se dépensent en œuvres bonnes, utiles, fécondes. On est heureux de les connaître et de les célébrer.

« Vous vous êtez plu à dessiner les gens de votre village, les vieux, les vieilles, ceux des champs, ceux des chaumières. Les sites qui font de cette vallée de la Honnelle un lieu de charme et de repos, les prés en pente, les arbres frissonnants, les toits obliques, les chemins creux, les buissons touffus, toute la claire et douce campagne a tenté vos

crayons. Vous avez fait passer les heures belles du soleil, ou tristes du crépuscule, sur le mouvant amas d'un troupeau de moutons que guide un berger. Les ouvriers des labours vous ont fait signe et vous avez mis leurs gestes méritoires en accord avec les lignes sinueuses ou planes de l'horizon et des terrains. Voici l'homme qui bêche, l'homme qui sème ; voici surtout l'homme qui brouette, en un mouvement emporté et superbe, sa lourde charge, dans le soir. Tous, vous les avez rendus, tels que vous les contempliez, journellement, autour de vous, et l'émotion qu'ils provoquaient en votre cœur se lit dans votre œuvre.

« L'hiver, quand la lumière est comme appauvrie et qu'elle se fait humble et parcimonieuse, vous vous êtes attardé à buriner autour d'un poële de fonte : soit deux

amis dont l'un fait la lecture à l'autre, soit deux commères dont l'une moud le café et dont l'autre sommeille appuyée sur son bâton. Ces deux estampes sont devenues rapidement populaires. A cette heure, en mainte maison de ces contrées, elles ornent le dessus des portes ou se font pendant autour de l'armoire ou du bahut. C'est qu'elles traduisent pour tous, même pour les moindres des gens, la vie réelle et dormante des hameaux, pendant la saison noire. Vous y avez concentré une intimité telle que même le silence y est palpable et visible. Au reste vous savez la poésie que recèle en soi ce qui ne parle pas.

« Une horloge, une table, un fauteuil boiteux, une cheminée à carrelage, une « boette », une bouilloire vous confient leur existence au coin du feu, tout comme les vieux

et les vieilles ; vous vous intéressez à leurs formes lourdes ou légères, antiques ou modernes ; elles vous sont des amies, et c'est joyeusement et presque avec tendresse que vous leur assignez une place en votre œuvre. Vous décrivez ainsi les simples objets comme le firent jadis les peintres de Flandre et de Hollande. Comme eux, vous surprenez les liens intimes et invisibles « qui vont de notre âme aux choses » et vous conférez à l'inanimé un don de sympathie et de bienveillance.

« Mais quelles que soient vos prédilections foncières pour tout ce qui crée l'atmosphère familiale et rustique autour de vous, votre talent étendu et chercheur n'a point voulu subir la tyrannie des limites trop étroites. Vous chérissez l'art tout entier et l'amour que vous portez aux grands maîtres vous

entraîna à leur dédier en quelque sorte leurs propres images renouvelées et transposées par votre burin ou votre pointe. Vous vous êtes mis à leur école et, pour les remercier des enseignements reçus, vous leur avez rendu par l'eau-forte quelques-uns de leurs chefs-d'œuvre.

« Avec quelle habileté surveillée et contenue n'avez-vous point gravé l'admirable image de *Jacqueline van Caestre* de Rubens ! Avec quelle fougue et quelle largeur n'avez vous point étalé dans la lumière l'ample et pesante *Fécondité* de Jordaens! Comme *l'Homme à l'œillet* du vieux Van Eyck pourrait se reconnaître en vos œuvres !

« Le portrait de Rembrandt, celui de sa femme Saskia, celui de son père ornent, signés par vous, les murs de votre demeure et l'on songe aux toiles célèbres d'où vous

les avez pris, sans qu'il y ait mécompte.

« Vous avez confronté votre jovialité wallonne avec celle de Franz Hals et votre rire a sonné peut-être comme le sien, quand vous traduisiez, après combien d'années, la gaieté répandue sur le visage de ses modèles. Même vous vous êtes attaqué aux plus belles œuvres de nos peintres modernes. *La Visite au malade*, que signa Alexandre Struys, devint, grâce à votre talent, une nouvelle merveille et la *Revue Nocturne* de Raffet passa, grâce à ce même talent, une fois de plus, dans la gloire de l'épopée. Et votre crayon, après qu'il interprétait tel ou tel grand illustrateur ou tel ou tel grand peintre, s'est fait tranquille ou violent, large ou menu, glissant ou ferme, si bien que l'esprit de chaque page illustre a été rendu, victorieusement. Votre labeur fut vraiment

acharné. Vous n'avez eu de cesse avant que toute l'histoire de la peinture fût comme réétudiée et exaltée par vous et que chaque école vous eût livré ses procédés et confié les secrets de sa splendeur.

« Cette admirative amitié qui vous lie aux grands artistes du passé vous a poussé encore à fixer les traits de quelques beaux artistes d'aujourd'hui. Camille Lemonnier, Charles Van der Stappen, Meunier, Gilsoul, Montald, Struys, Claus vous doivent de précieux et vivants portraits. Leur physionomie a été fouillée et rendue par vous avec perspicacité, vous leur avez fait don de votre habileté et de votre expérience, si bien qu'à cette heure, modestement et sans tapage, vous avez créé comme une galerie littéraire et artistique contemporaine.

« Pourtant, celui que vous avez célébré

et magnifié plus heureusement que tout autre est cet humain de première grandeur, Thomas Carlyle, dont le visage fruste, mélancolique et profond n'a jamais été mieux gravé que par vos mains. Ici je ne puis m'empêcher de hausser ma louange, car la page est admirable et peut-être un jour tous les fervents du grand moraliste et du grand historien ne voudront connaître leur héros que par l'effigie que vous en avez laissé.

« J'insiste encore sur vos essais d'eaux-fortes en couleur. Ils furent variés et charmants. Avec la collaboration de Maurice Ruffin, le peintre inquiet et si finement artiste, vous vous êtes comme renouvelé ; vous avez introduit dans votre art le ton délicat ou vigoureux, la teinte rare ou puissante et tous les procédés subtils des recherches les

plus récentes ont inquiété vos yeux et enfiévré vos doigts.

« Vous voici au milieu de votre carrière, et votre œuvre à venir se continuera probablement dans ce même atelier où s'est achevée celle que je viens de rappeler.

« Cet atelier, on peut le voir d'ici, entouré de vignes vierges et de fleurs comme pour l'isoler, avec des rameaux tranquilles et des feuilles ombreuses, des bruits et des voix de la rue. Je me souviendrai toujours des paisibles et amicales visites que j'y fis.

« C'est là que j'ai appris à vous connaître, à vous suivre dans vos efforts, à comprendre votre art et à l'aimer. Vous m'y apparaissiez, alors même que les soucis inévitables vous assiégeaient le cœur, franc et cordial, enthousiaste et dispos, calme et ardent, modeste et confiant, trouvant des

mots justes pour qualifier les planches des maîtres, parlant, non sans critiques, de l'œuvre que vous composiez et mettant ainsi en relief votre très sympathique et très vivante personnalité.

« C'est elle que nous fêtons en ce jour, mon cher Bernier, avec un sentiment d'autant plus vif qu'il n'a pas besoin pour se répandre de phrases grandiloquentes et pompeuses et trop souvent malencontreusement employées, et qu'il lui suffit d'avoir pour auxiliaires et témoins le paysage natal que vous aimez le plus au monde, le coin de ciel que vous regardez tous les jours et le cœur et les yeux de vos meilleurs amis. »

Nous étions dans l'atelier même qu'a décrit Verhaeren, et nous parlions de lui. Nous regardions son profil aigu tracé par

la pointe. Nous évoquions les soirées de la fin d'automne, quand il venait, lui le grand poète, chez le consciencieux artisan penché sur la planche de cuivre, l'entretenir de celles de Rembrandt, son père à travers le temps par un semblable amour de la pauvre humanité. Comme si Rembrandt lui-même était descendu vers un humble pour le sortir de l'ombre, l'amener à la lumière qui parcourant tout le plan de la scène, s'arrête en un faisceau ramassé là où elle sera la plus précise, la plus durable clarté, celle qui ne cessera plus autour de l'humble. Parce que l'établi sur lequel il travaillait a été touché par un rayon.

III

Au sortir de Roisin la plaine s'étend largement et ne semble déceler aucune vallée. On y voit courir un petit train-tramway à vapeur peint en vert qui se dirige vers Quiévrain. Mais que l'on prenne un sentier à travers champ, après avoir marché une dizaine de minutes, les cimes du bois, d'Angres apparaissent. Le sentier va vers elles et soudain descend. Voici le vallon en ravin, et, dès son entrée, si nous suivons le chemin encaissé qui se présente à flanc de coteau, s'élève à notre droite le corps de logis de la crémerie Laurent habité par le poète. Peut-être est-il là à sa vitre, debout, regardant les fleurs du jardinet et le vallon au delà.

Je passais devant l'estaminet entr'ouvert, j'entrais dans la cour de la ferme et je sonnais à la porte fleurie de roses. Dès le seuil les mains de Verhaeren se tendaient, ou il m'embrassait, m'attirant à lui d'un geste où il y avait du père et du frère aîné.

Cette fois que j'apportai le recueil d'*Images* soigneusement roulé et ficelé, il m'en débarrassa aussitôt et commença de les regarder en prenant un plaisir visible au beau papier et à la belle typographie. Son exemplaire avait été colorié en bleu, vert, jaune et rouge par Maurice Ruffin, il en était devenu singulièrement plaisant. Il y trouvait saint Druon, berger gardant ses brebis sous les étoiles en ce même pays de Hainaut où nous nous trouvions ; et encore d'autres saints du pays, divinités rurales protectrices des fruits des champs, dont les

chapelles de pierre et de brique se dressent à leurs limites : saint Saulve, saint Ghislain, saint Hubert. Cependant je lui rappelais ces vers :

> Je sus le nom des vieux martyrs farouches ;
> Et maintes fois ivre, fervent, pleurant et fou,
> En cachette, le soir, j'ai embrassé leur bouche
> Orde et rouge, sur l'image à deux sous.

La salle où Verhaeren se tenait le plus souvent, où il travaillait et recevait ses visiteurs, était dans l'axe de l'entrée, séparée d'elle par un étroit corridor. Les yeux se portaient d'abord vers le fond de la pièce, éclairée par deux fenêtres. Près de celle de gauche, la table de travail, et au-dessus une bibliothèque — des tablettes, plutôt — dessinée par Théo Van Rysselberghe, chargée de livres, parmi lesquels je me souviens qu'il y avait une collection de *La Société*

Nouvelle. A gauche, et en se rapprochant de l'entrée, la cheminée, ornée d'une pendule en marbre jaune antique surmontée d'une statuette en bronze de Napoléon. Au centre de la pièce, une table sur laquelle nous avons feuilleté bien des fois des cartons pleins de gravures, celles de Bernier, d'autres de Brangwyn, si je ne me trompe, destinées à illustrer *les Campagnes hallucinées* et les *Villes tentaculaires.*

Sur une commode, à droite, près de laquelle il aimait s'asseoir pour lire à son aise, le soir, je crois voir encore posé en guise de presse-papier le petit buste en bronze un tant soit peu caricatural, mais si expressif avec les lourdes moustaches tombantes, que le peintre Georges Tribout avait fait de Verhaeren. Entre les deux fenêtres du fond, son portrait par Montald, extrêmement fin,

élégant même. De celui de Ruffin, très beau aussi, une note plus rurale se dégageait. Celui-là était en dernier lieu dans une grande pièce à droite, récemment acquise par Verhaeren aux dépens de l'habitation de Laurent et touchant au fournil où l'on faisait le pain. Le fermier racontait qu'il lui avait proposé de construire pour lui, mais il avait répondu : « Non, Monsieur Laurent, ce sont de vieux murs qu'il me faut. »

Ces deux pièces de réception étaient tapissées de tableaux modernes, œuvres en grande partie de Mme Verhaeren et d'amis du poète, tels que Van Rysselberghe, Montald, Bernier, Ruffin. Ces taches claires de peinture sur des murs passés à un lait de chaux de nuance crème, rien de plus plaisant, de plus campagne, de plus été, comme aussi les rideaux des fenêtres, à grandes

fleurs peintes sur un fond de toile bise, et les innombrables coussins brodés de couleurs vives répandus un peu partout par le caprice heureux de Mme Verhaeren.

On remarquait encore un dessin de Constantin Meunier, et une esquisse de Van Dyck représentant le Christ en croix.

Le mobilier, si l'on excepte les rayons de bibliothèque dessinés par Van Rysselberghe, était ancien et campagnard. Verhaeren l'avait recueilli pièce par pièce dans les fermes à l'entour et chez les antiquaires de Mons. Chaque fois que je venais, il me montrait un meuble nouveau déniché de la sorte. De Mons, il s'en faisait envoyer jusqu'à Saint-Cloud, où il y a de cette provenance une fort belle table à écrire en marqueterie. Mais à Saint-Cloud, c'est l'acajou de l'Empire et de la Restauration qui domine ; au

Caillou, c'était le chêne blond et le cerisier rouge des horloges,des chaises de paille au dossier sculpté, et des *dresches* paysannes, les armoires de notre Hainaut, aux pentures et aux longues entrées de serrure en cuivre découpé. Ce mobilier de nos bonnes femmes de mères grand, qu'il allait bien avec les peintures éclatantes sur les murs blancs de chaux !

Dans la nouvelle salle,à droite,qui servait d'atelier à Mme Verhaeren — l'ancienne demeurant le studio du poète, — et aussi de salle à manger, on trouvait immédiatement à gauche de la porte un lourd meuble de chêne, plus lourdement sculpté encore, meuble de famille celui-là, qui avait appartenu, me dit Verhaeren, à un de ses oncles, chanoine au XVIIIe siècle. Je crois même qu'il avait été fait par lui. Et cela n'aurait rien

de si étonnant en un siècle où l'on a beaucoup suivi la prédication de Jean-Jacques dans *Emile*, que tout enfant apprît un métier manuel.

Sur la cheminée, la plus pathétique tête de décapité, frisée à l'italienne, bouclée comme le sont celles des fils du *Laocoon*, aussi émouvante que celle de Béatrix Cenci peinte par le Guide, posée qu'elle était sur un cube de marbre rouge comme sur un billot de supplices, la bouche entr'ouverte pour un dernier cri ou un dernier sanglot. Verhaeren me conta avoir acheté cette sculpture à Mons chez un antiquaire, et avoir demandé ce socle aux marbriers du *Caillou*. Car au bout de la vallée, la Honnelle meut des scieries de marbre exploitées dans le pays. Verhaeren voulait que ce marbre eût servi aux revêtements somptueux ordon-

nés par le Roi-Soleil à Versailles. Je lui disais que pour ma part je croyais ceux-ci de marbre de Languedoc. Peut-être avait-il raison et en vint-il aussi du Hainaut. — Que nous visitâmes souvent ensemble ce vaste palais de Versailles en ses moindres recoins ! Mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

Souvent, quand j'arrivais, quittant sa table de travail, descendait-il avec moi dans le vallon par le sentier entre les buissons. Nous suivions les rives de la Honnelle et ses méandres capricieux retracés par les cartes postales illustrées que l'on vend dans le pays. La légende de l'une d'elles nous intéressait par un romanesque à la manière du Francis Jammes de *Clara d'Ellébeuse*. Elle racontait le dévouement d'une vieille demoiselle

institutrice qui, par une journée de l'été de 1830, se jeta dans l'eau pour sauver une de ses élèves entraînée par le courant. Toutes deux se noyèrent, l'imprudente jeune fille et l'héroïque vieille demoiselle. Nous donnions un souvenir à cet épisode en regardant couler l'eau de l'un des ponts rustiques jetés fréquemment sur la perfide et douce rivière qui glisse au milieu d'un couloir de rochers. Sans doute naissait alors chez lui — et je croyais l'ouïr quand il se taisait — la chanson où passe le frisselis du flot menu :

L'entendez-vous, l'entendez-vous
Le menu flot sur les cailloux ?
Il passe, il court et glisse
Et doucement dédie aux branches,
Qui sur son cours se penchent
Sa chanson lisse.

. . . .

Aubes voilées,
Vous étendez en vain,
Dans les vallées,
Vos tissus blêmes.
La rivière
Sous vos duvets épais, dès le prime matin,
Coule de pierre en pierre
Et murmure quand même.
....
Oh ! les belles épousailles
De l'eau lucide et de la chair,
Dans le vent et dans l'air,
Sur un lit transparent de mousse et de rocailles ;
Et les baisers multipliés du flot
Sur la nuque et le dos,
Et les courbes et les anneaux
De l'onduleuse chevelure (1)...

Quand nous nous arrêtions ainsi, accoudés à la barre de fer du parapet et regardant le flot s'écouler, nos songeries, je le sens, n'étaient pas semblables absolument ;

(1) *Les Blés mouvants.*

pas plus que ne le sont nos pays à chacun, si proches sans doute, non pas à beaucoup près identiques, Flandre, Hainaut. La sienne allait à la belle fille qui vient, à l'aube, baigner, dans l'eau froide encore de la nuit qui l'a recouverte, son corps fleuri comme un buisson de roses :

Avec des fleurs de pourpre aux deux coins de sa bouche,
Elle s'étend ensuite et rit et se recouche,
Les pieds dans l'eau, mais le torse au soleil ;
Et les oiseaux vifs et vermeils
Volent et volent,
Et l'ombre de leurs ailes
Passe sur elle.

Moi, au même moment, je voyais l'adolescente de 1830 dans sa robe noire à collerette blanche, se promenant dans la vallée avec ses compagnes, et on ne sait par quel accident, soudainement étreinte par le flot de la rivière qui ne veut plus la rendre et

pour être sûr de la posséder, l'assassine. Je croyais entendre le dernier cri qu'elle dut jeter, l'émouvant adieu à la vie : « Mon Dieu ! » Puis de l'eau plein la bouche, tandis que sa main nerveuse se resserre sur un petit crucifix de cuivre.

Si la vallée du *Caillou-qui-bique* à certains jours de fête est envahie de promeneurs, il y règne habituellement une solitude qui n'est troublée que par le pas d'un paysan, d'un carrier, d'un enfant gardeur de vaches. Nous y cheminions en toute liberté d'esprit, Verhaeren et moi, lui contant, écoutant aussi, jamais soucieux d'étaler sa personnalité. Au contraire, il aimait que son interlocuteur lui parlât longuement et s'expliquât devant lui. Mais que je préférais l'entendre ! Son esprit s'élevait si aisément !

Les jeux de son imagination étaient si spontanés ! Tout lui était prétexte à une exaltation poétique. Quand, au cours de notre promenade, nous arrivions au rocher qui fait une saillie dans la vallée à laquelle il a donné son nom, au *Caillou-qui-bique* — chez nous *biquer* veut dire avancer, ressortir, — il aimait rappeler ce qu'il avait appris avec émerveillement : que jadis, aux temps préhistoriques, ce rocher avait abrité un groupement humain primitif dont on avait retrouvé en cet endroit les armes de silex taillé, auprès des traces du feu qui leur servait à faire cuire les quartiers des cerfs tués par force ou par ruse. Qu'il eût sa demeure de choix, son foyer à lui son véritable foyer si près d'un âtre préhistorique, cela enchantait le grand poète compréhensif à imagination proprement épique, embras-

sant les choses et les hommes, les générations écoulées, présentes, futures, sur la large face de l'Univers.

Du moindre renseignement il tirait un monde de poésie, comme l'étincelle jaillit de la pierre, symbolisant Mithra. Il me contait comment l'érudition de l'écrivain viennois Stefan Zweig, venu peu de temps auparavant faire un séjour au *Caillou*, lui avait été précieuse, et aussi lui avait paru un peu déconcertante : « Ce que ces gens-là savent de choses, me disait-il à peu près, parlant de ceux du Rhin et du Danube,c'est étonnant ! Nous sommes des ignorants, à côté d'eux. » — Lui, l'homme de génie, la source incomparable, il avait cette humilité ! — « Mais ce que les Allemands, qui savent tout et amassent matériaux sur matériaux, ignorent pourtant, c'est l'art d'en

tirer un parti architectural, l'art tout français de construire. » — Qu'il admirait et aimait filialement nos cathédrales, nos églises mères, jaillies du sol français pour éblouir le monde et servir de modèles et d'exemples en tout lieu, Reims, Amiens, Paris ! — « Ils entassent notion sur notion, pierre sur pierre, mais jamais l'on n'entrevoit l'édifice harmonieux qu'un Français élève tout naturellement, pourvu qu'on lui fournisse des matériaux. Et cela, c'est ce qui ne manque jamais. » Impossible de mieux faire le partage entre l'application du barbare et l'art en apparence spontané, sans effort, — en réalité fleur d'une plante aux racines profondes — de l'être issu des races complexes que la civilisation méditerranéenne a rassemblées.

Il savait combien elle m'était chère, avec

les antiques disciplines qui ne m'empêchaient nullement d'aimer sa poésie à lui où le libre instinct se tempère plus qu'on ne le croit d'une règle acceptée. Au sortir d'une promenade où, dans ce même vallon qui le lui avait inspiré, je venais de lui réciter l'admirable chant d'amour :

Je t'apporte ce soir pour offrande ma joie...

en lui confessant que ce chant m'avait révélé son âme ; au sortir d'une de ces promenades, revenus au logis, après m'avoir montré les belles éditions faites à Leipzig de son *Rembrandt* — en allemand, — et des *Heures du Soir*, — en français, — ce n'était pas ses propres vers qu'il me lisait de préférence, plutôt ceux de nos deux tragiques. Peut-être préférait-il Corneille, mais il partageait mon goût pour Racine. Quelle

admiration pour ces vers de *Britannicus* :

> Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,
> Qui brillaient au travers des flambeaux et des armes.

... admiration qui le faisait marcher à grands pas dans son studio, le livre ouvert entre ses doigts.

« Est-ce beau ? Est-ce beau ? quelle trouvaille !... »

Et il répétait fièvreusement :

> Qui brillaient au travers des flambeaux et des armes.

Il condescendait si volontiers à moi ! Nous nous accordions si bien ! Que l'on me pardonne cette pensée : j'ai cru parfois que par nos échanges, — où sans doute je donnais peu et recevais beaucoup, — nous réalisions dans nos entretiens un être complet, l'union de la Flandre avec ce que la France a de

plus français dans le Nord, le Hainaut, terre gallo-romaine traversée et vivifiée par le grand fleuve septentrional de l'Escaut. Par Verhaeren je sympathisais pleinement avec Rembrandt et Rubens, ses maîtres. Et peut-être de même sorte mon amour pour Poussin et Watteau — la Grandeur et la Grâce, également mélancoliques, — lui faisait pénétrer deux aspects d'une France qui n'est elle-même que si on lui accorde deux couronnes, l'une tressée de laurier et de chêne, l'autre de roses et de soucis.

Quel honneur insigne il me faisait quand, au sortir de nos promenades en Hainaut, il m'acceptait pour guide à Versailles où, dans les décors laissés par deux siècles successifs, nous retrouvions la Grandeur et la Grâce françaises !

Nous déjeunions à quatre : M[me] Verhaeren, M[lle] Massin, une enfant alors, la plus gracieuse qui fût, lui et moi. Parfois j'avais apporté de Valenciennes la spécialité qui y a succédé un peu platement aux célèbres dentelles : une langue fumée. Elle s'ajoutait au menu frugal.

Rien n'était comparable à la franche cordialité de l'accueil du poète, si ce n'est la parfaite aimable bonté de sa femme, de celle qu'il a chantée dans les recueils pleins de délices pour le cœur et l'esprit, des *Heures*. Jamais créature sur le monde ne fut mieux aimée et ne le mérita autant. Ces deux êtres, en se rencontrant, avaient fait éclore un poème de bonheur dont découlent ceux qui furent transcrits pour que les autres êtres humains en eussent leur part. Qui donc a écrit que l'amour est égoïste et

jaloux ? Eux voulaient que le reflet de leur confiant bonheur fût un rayon lumineux dans les âmes les plus obscures.

Longues années du bonheur qui fut le leur, du printemps à l'été et à l'automne, — *les Heures Claires, les Heures d'Après-midi, les Heures du Soir,* — un bonheur qui ne dépendait plus seulement de la beauté de l'être aimé, après que les âmes s'étaient à ce point comprises et pénétrées.

... Puisque je sais que rien au monde
Ne troublera jamais notre être exalté
Et que notre âme est trop profonde
Pour que l'amour dépende encore de la beauté.

Un bonheur qui atteint parfois au sublime à force de s'exprimer par des paroles belles et émouvantes :

Vous m'avez dit, tel soir, des paroles si belles
Que sans doute les fleurs, qui se penchaient vers nous,
Soudain nous ont aimés, et que l'une d'entre elles,
Pour nous toucher tous deux, tomba sur nos genoux.

Vous me parliez des temps prochains où nos années,
Comme des fruits trop mûrs se laisseraient cueillir ;
Comment éclaterait le glas des destinées,
Comment on s'aimerait, en se sentant vieillir.

Votre voix m'enlaçait comme une chère étreinte,
Et votre cœur brûlait si tranquillement beau,
Qu'en ce moment j'aurais pu voir s'ouvrir sans crainte
Les tortueux chemins qui vont vers le tombeau.

Quelle perfection ! Quel génie ! Et qui oserait nier qu'à coup sûr ce soit ici nos disciplines françaises qui aient agi sur le poète des *Forces Tumultueuses*, purifiant, baptisant le fier sicambre sans qu'il eût à courber la tête ; conférant à son émotion, en même temps qu'une noblesse singulière, un rythme éternel, celui qui va des entretiens de Socrate sur l'immortalité de l'âme et des églogues amoureuses de Théocrite, aux purs accents de Malherbe et de Racine, de Chénier et de Lamartine. Pour un Fran-

ais, — pour moi en tout cas, et combien de ois je le lui dis ! — de tels accents sont ce qui touche le plus dans une œuvre d'ailleurs immense, forcément bigarrée en raion même de son étendue, comme ces cares de la Russie ou de la Chine.

Verhaeren a eu ce grand mérite,— disons nieux : ce génie, — d'avoir frayé à l'art les voies nouvelles, d'avoir forcé nos yeux à regarder les merveilles du temps présent, el que l'a fait l'union de l'art et de la science ; et comme il me le disait au *Caillou* en ne parlant de ses projets, d'avoir tenté l'édifier à côté de la cathédrale gothique une église neuve, cathédrale de fer et de verre translucide pour ce monde nouveau où le travail industriel tient une place prépondérante. Là il est épique, plus peut-être à la manière de Lucain qu'à celle de Vir-

gile, mais il retrouve le souffle de l'épopée qui semblait nous avoir quittés sinon depuis la *Chanson de Roland*, au moins depuis Victor Hugo.

Par ailleurs il a donné au monde de nouvelles Bucoliques, et nous sommes bien libres d'en préférer aux ardents et rudes accents de la partie épique de son œuvre, l'accent qui sonne avec une pureté cristalline. Lui-même, à mon interrogation, ne répondit-il pas un jour que c'était aux *Heures* qu'allait son intime préférence.

Sans doute dans cette appréciation l'homme parlait-il en lui (1) plus que le poète justement fier d'une œuvre entièrement nouvelle et qui ne ressemblait à rien de ce qui avait été fait avant lui ; de même que notre

(1) Il me disait qu'elles représentaient dans son œuvre poétique « son bonheur d'homme ».

époque, brusquement et totalement, a différé de celles qui l'ont précédée, le milieu du XIXe siècle pouvant servir de point de séparation. — Il est curieux, notons-le en passant, que cette date de 1850 ait été franchie par plusieurs grands poètes, par un Hugo, notamment, dont Verhaeren a recueilli la succession d'autorité universelle, sans qu'aucun se soit aperçu du merveilleux nouveau et presque mythologique qui naissait pour la première fois du machinisme. Peut-être un recul était-il nécessaire; et peut-être après l'apparition de la vapeur, insuffisante, celle de l'électricité.

En somme, par la partie de son œuvre que je nomme épique, Verhaeren aura exprimé notre époque. Par d'autres qui se rattachent à l'églogue à cause du cadre champêtre qu'il leur a donné — tantôt Flandre

et plus souvent Hainaut, — il aura traduit des sentiments appelés éternels parce qu'ils n'ont guère changé depuis l'apparition d'Adam sur le monde, et qui, dès Orphée, ont été l'objet des chants par lesquels les poètes inspirés s'essaient à la découverte de l'âme humaine.

La première parole de Mme Verhaeren était souvent pour me demander des nouvelles du pauvre Ruffin, qu'elle aimait beaucoup, et doublement alors parce que, malade et retenu qu'il fut au lit pendant de longs mois, il ne pouvait plus venir dans ce logis où le grand portrait du poète, suspendu aux murs, nous faisait penser au peintre. Elle trouvait cette œuvre un peu trop travaillée, ayant perdu du caractère spontané qu'elle avait eu d'abord, pour avoir été l'objet de

trop fréquentes reprises. Critique infiniment délicate et juste, portant sur un artiste trop doué pour n'avoir pas un peu de cette inquiétude dont Verhaeren lui avait fait l'amical reproche au banquet Bernier. Je donnais de ses nouvelles, et Verhaeren disait tout le bien qu'il pensait de son talent. Nul ne fut jamais plus enclin à l'éloge, un éloge juste et véritable. C'est qu'il discernait chez chacun, chez tout être humain, quel qu'il fût, le côté bon et excellent, la pépite d'or renfermée en tout terrain aurifère. Le don admirable de sympathie, qui fait le poète en renouvelant ses créations, était porté à son comble chez ce très grand poète ; son cœur était assez large pour embrasser, en même temps que l'univers, tous les hommes qu'il contient.

Je me souviens qu'il me parla un jour

'un malheureux petit acteur qui l'était enu voir de Valenciennes et lui avait re- ıis un manuscrit. C'était bien l'ensemble ɜ plus confus, à la fois grotesque et tragi- ue, ce récit d'une vie de misère sous un itre échevelé dans le genre de celui-ci: *L'En- er d'un damné.* Il discernait pourtant vec bonne volonté à travers ce fatras, pire ue le fumier d'Ennius, des perles enfouies. Surtout il me parlait avec commisération de e pauvre garçon, sorte de Glatigny moins e talent poétique, fils d'artisan attiré par es oripeaux du théâtre et sorti de son nilieu pour aller se brûler aux chandelles, el un papillon sans grâce. Il me le décri- vait arrivant au *Caillou* pour lui dire son ıdmiration, avoir la joie d'approcher un grand homme et de lui remettre son œuvre. Sur cette description, quelques jours après,

je reconnus le singulier personnage à la bibliothèque publique de Valenciennes, où il était de passage avec sa troupe. Impossible de ne pas être frappé par son aspect qui était celui de Sancho Pança. Autant Glatigny était long et maigre, ayant la tournure efflanquée de Don Quichotte, autant celui-ci, semblable à son fidèle écuyer, était court, gros, ramassé, une tête de taureau sur un petit corps massif supporté par des jambes courtes et énormes. Je me demande quels rôles il pouvait bien tenir avec ce physique, et si le pauvre être ne devait pas souffrir beaucoup de ne pouvoir jouer les jeunes premiers qui donnent et reçoivent des billets tendres.

Verhaeren ne l'avait pas dédaigné. Comme Rembrandt, qu'il plaçait plus haut que Rubens, il se penchait volontiers sur les

humbles. Et son œuvre atteste que pénétrant leurs âmes il savait y projeter et y faire rayonner sa lumière intérieure.

Ordinairement nous déjeunions seuls, quelquefois un hôte surgissait. Léon Souguenet apparut ainsi une fois au milieu du repas, venu de Mons, empoussiéré et sanglant d'une chute de bicyclette. Il en riait de tout son cœur, cependant que Mme Verhaeren inquiète lui demandait : « Vous ne vous êtes pas fait mal ? vraiment ? » — Léon Souguenet, pur Français au milieu des populations wallonnes de la Belgique, collaborateur de Ducrocq et de Dumont-Wilden dans un livre précurseur de l'orage et qui attestait que le cœur de la Belgique battait à nos côtés : « La victoire des vaincus. »

J'ait dit que Verhaeren allait souvent à Mons. Il s'y rendit notamment pour le congrès des Amitiés Françaises, et je crois bien que ce fut ce jour-là que Ruffin et moi ne le trouvâmes pas à son ermitage. Quand nous revînmes, dans la petite auto du peintre, il l'examina avec plaisir et curiosité, comme un enfant regarde le jouet de son ami.

IV

Il lui arrivait aussi de venir à Valenciennes. Quand il était au *Caillou*, il se partageait entre les deux capitales du Hainaut tranché par une frontière arbitraire : Mons, Valenciennes,antiques cités sœurs et amies, ceintes semblablement, de flammes et de hautes fumées par les industries du charbon et du fer.

Pour l'attirer à Valenciennes, il suffisait d'ailleurs des noms de Watteau et de Carpeaux. Anciennement,le musée était logé à l'étage supérieur du bel hôtel de ville qui sert de fond de décor à la vaste place d'Armes. Il m'a conté y être allé dix ou douze

ans auparavant voir ce qui est conservé de l'œuvre de Carpeaux dans sa ville natale, notamment les admirables dessins placés tout au bout des salles dans une sorte de cabinet où il y avait aussi, pendue au mur et peinte au naturel, une énorme tête d'éléphant en carton-pâte. Juste au-dessous était le masque moulé sur la figure de Carpeaux quand il venait d'expirer. « C'était un jour d'été, des mouches allaient bourdonnant à l'entour. C'était d'uu macabre. Et avec cette trompe qui pendait, cette tête d'éléphant par là-dessus !... » Il ignorait naturellement qu'elle eut été exécutée par Carpeaux, alors élève des Beaux-Arts à Paris, pour le cortège des *Incas* de Valenciennes. Toute l'antiquité avait défilé, précédant les temps modernes, dans ce cortège qui représentait *La Marche de la Civilisation vers le Pro-*

grès ! Et Porus, le roi Porus, y figurait, monté sur un éléphant pour l'exécution duquel on avait requis le jeune talent de Carpeaux.

A l'imitation des cités de Flandre, celles de Hainaut ont de la sorte des cortèges pompeux ou grotesques. Mons sort chaque année son *Doudou* (1), sorte de tarasque peinte en

(1) « Les habitants de Mons promènent chaque année, le dimanche de la Trinité, un animal fantastique qu'ils appellent le Doudou. D'après la légende une bête effroyable désolait autrefois le pays de Wasmes et terrorisait la population. Un généreux chevalier, Gilles de Chin, s'offrit à le combattre ; choisissant quelques serviteurs fidèles et adroits à la lance, il fait faire une machine ressemblant au monstre pour y habituer ses chevaux et ses chiens, se prépare par le jeûne et la prière au terrible combat, et part de Mons pour se rendre à Wasmes. Là, il invoque en son sanctuaire l'antique Vierge de Wasmes, puis va à la rencontre du monstre dont il a raison après une lutte acharnée. Aujourd'hui encore, sur la place de Mons, après la procession religieuse, un chevalier bardé de fer qui ne représente plus Gilles de Chin, mais saint Georges lui-même, combat un terrible monstre en osier qui donne de vigoureux coups de queue, tandis que la musique joue un air remontant, dit-on, au moyen âge. » *Les Géants*

vert qui répand la terreur au milieu des petits enfants. Et Valenciennes a son *Binbin*, fils de Gayant de Douai, bébé géant d'osier qui marche en oscillant par les rues de la ville en carnaval, coiffé d'un bourrelet

des villes du Nord, par Maurice Bauchond. *Mercure de France*, octobre 1911.

Le Saint-Georges vainqueur de monstres, nouvel Hercule purificateur de la terre, hante les imaginations du Nord, celle des Wallons autant que des Flamands. Saint prestigieux pour les foules, sous sa brillante armure de chevalier. — S'étonnera-t-on que Verhaeren en ait tracé la plus impressionnante image !

> ... Saint Georges, cuirassé d'or
> Avec des plumes et des écumes
> Au poitrail blanc de son cheval sans mors... »
> ....
> Comme un grand cri de foi
> Il tient, droite, sa lance,
> Le Saint-Georges ;
> Il fait comme un tumulte d'or
> Dans le céleste et flamboyant décor ;
> ....
> Contre les dents du dragon noir,
> Contre l'armature de lèpre et de pustules,
> Il est le glaive et le miracle.

(*Les Apparus dans mes chemins.*)

de paille jaune, vêtu d'une robe d'indienne, un panier au bras, d'où sort à demi une tartine de confitures, précédé de la foule dansante et hurlante de tous les gamins de la ville. Carpeaux en fut. Il participa à cette joie bruyante avant de collaborer à la splendeur de la fête des Incas.

Je contais tout cela à Verhaeren qui s'émerveillait. — Aimait-il dire avec un bon rire franc : « Non, vrai ?... C'est étonnant ! »

Une belle matinée d'octobre il arriva du *Caillou* à Valenciennes et sonna chez mes parents. Je ne m'y trouvais pas et l'on courut me prévenir. Cependant il déposa sa valise dans le vestibule, — il ne faisait pas le plus léger déplacement sans avoir quelque bagage à main — et partit au nouveau musée de la Place Verte, ainsi nommé des

tilleuls qui l'ombragent. C'est là qu'un quart d'heure après je le rejoignis.

Peu de musées neufs en province sont aussi bien compris et aussi plaisants que celui de Valenciennes, dont une façade donne sur la Place Verte, l'autre sur le boulevard qui a remplacé les anciens remparts de Vauban, boulevard élargi en un beau mail à cet endroit. Il est construit en briques d'un joli rose, avec des chaînages et angles de pierre ; toutes ses salles, harmonieusement disposées autour d'un vestibule central, au milieu duquel s'érige l'*Ugolin*, sont éclairées par le haut. Et quels chefs-d'œuvre il renferme !

L'école flamande y est abondamment représentée, Verhaeren pouvait y trouver son compte. Allant à la pièce maîtresse, nous admirâmes d'abord ensemble le foudroyant

triptyque de Rubens, *La Lapidation de saint Etienne*, où l'on voit le saint à demi renversé sous les pierres, que d'admirables brutes font pleuvoir sur lui, jeter les yeux vers le ciel, d'où un rayon émanant vient le toucher et le transfigurer, cependant que Dieu le Père, entouré de son Fils et d'un cortège d'anges, l'appelle à partager sa gloire. — Verhaeren retrouvait en Hainaut les apothéoses coutumières, celles que son enfance avait admirées dans les églises et les musées de son Anvers de Flandre. Le même Escaut, d'ailleurs, ne roule-t-il pas ici et là les mêmes flots, seulement plus abondants dans la cité de Rubens que dans celle de Watteau?

A peu près tous les peintres de la Renaissance flamande sont représentés dans ce musée, Adam Van Noort et Otto Venius, les

maîtres de Rubens ; Abraham Janssens, son jaloux rival ; Van Dyck, son élève, plus fin et moins robuste ; Jordaens, qui, au contraire, exagère sa robustesse. Que d'autres !... Martin de Vos y a un tableau touchant qui représente les Saints Innocents groupés au ciel avec leurs mères après les meurtres voulus par le cruel Hérode. Elles se reprennent aux doux soins de l'enfance, les pouponnent, les bercent et leur donnent à la cuiller, avec une lenteur attentive, la soupe contenue dans de fines écuelles.

Toutes ces peintures flamandes que nous admirions nous acheminaient à Watteau, et je disais à Verhaeren :

Elles furent dans les cent églises et chapelles de couvents que Valenciennes possédait au temps qu'y naquit, sept ans après la conquête de Louis XIV, en 1684, le petit

Antoine, fils d'un couvreur, destiné à devenir si grand. Il les y a vues. Celle-ci, qui fait pleurer les jeunes mères, elle était à l'abbaye de Saint-Jean où il a été apprendre sa *Croix de par Dieu*. Certes, en sa propre enfance il a vu ces jolis enfançons si tendrement choyés.

La Lapidation toute éclatante, il a pu la voir à l'abbaye de Saint-Amand, à trois lieues de Valenciennes, au milieu de la forêt où l'on se rendait en parties de plaisir, autrefois comme aujourd'hui, où s'élevait la plus riche abbaye de ces contrées, avec la tour que vous connaissez, seul témoin demeuré des magnificences parmi lesquelles fut reçu Rubens. Car il y vint et y séjourna quand on la reconstruisait. J'ai lu quelque part, ou c'est une tradition locale que j'ai recueillie (1),

(1) Verhaeren me demanda de lui fournir là-dessus une

que Rubens avait fourni des dessins pour l'ornementation de cette tour, toute rubénienne en effet, type achevé de la Renaissance flamande avec ses sculptures abondantes, ses étages supportés par des colonnes torses au même mouvement opulent que les flancs des naïades émergeant de la mer, leur torse puissant caressé par le flot, dans la *Réception de Marie de Médicis à Marseille* qui est au Louvre.

Nous allions à Watteau par son maître Rubens, celui dont il reçut les dons de couleur et dont il transforma en Fêtes galantes les Kermesses un peu bruyantes. Mais qu'il reste peu de son œuvre dans sa ville natale ! Avec quelques dessins à la pierre de sanguine, attitudes élégantes, une seule pein-

note destinée à s'ajouter à son dossier sur les œuvres des artistes flamands en France.

ture, un chef-d'œuvre il est vrai, le portrait du sculpteur Pater, père du peintre plus connu. Un portrait énergique et fier, où l'homme violent, âpre, presque hargneux, apparaît avec ses colères contenues. Rien de mieux fait pour dérouter, s'il en est encore, ces prétendus amateurs d'art qui ne voient dans le peintre des Fêtes galantes qu'un superficiel décorateur d'éventails ou de bonbonnières. Si l'on peut adresser ce reproche à quelqu'un, c'est bien plutôt à son continuateur Jean-Baptiste Pater, le fils du rude homme que nous venons de voir, malin qui exploita habilement et mit en formules l'inspiration d'Antoine amenuisée et réduite. De chaque côté du vivant et réaliste portrait du père il y a deux mignardises du fils, deux Fêtes galantes directement empruntées à Watteau, délicieuses au

reste, gracieuses à souhait, jolies à croquer, tout de même un peu trop porcelainées. Nous ne laissâmes pas de prendre plaisir à ces séduisantes images. Le grand éclectique que Verhaeren fut en matière d'art, s'il eut ses préférences marquées pour Rembrandt et les réalistes flamands ou hollandais, goûtait toutefois infiniment l'art français jusque dans ses recherches les plus précieuses.

Dans la salle de l'Ecole Française, ce qui le frappa peut-être le plus, ce fut un buste par Saly du sculpteur Pater encore, où il apparaît plus mauvais, plus violent, s'il se peut, que sur la toile de Watteau. Une tête coiffée d'un madras, avec cette expression que les Goncourt accordaient à Carpeaux, d'un ouvrier en colère. Un chef-d'œuvre.

Nous allâmes aux Carpeaux. Là, l'admi-

ration de Verhaeren ne connut plus de bornes. En sculpture, Carpeaux était son dieu, et sachant que je travaillais à le restituer d'après la tradition orale et les inédits que j'avais découverts en sculptures, peintures, gravures, dessins, lettres, il m'encourageait, me montrant la valeur inestimable de ce que j'avais recueilli et qui s'ajoutait au trésor de ce musée (1).

Il s'y attardait moins aux exemplaires d'œuvres qu'il connaissait déjà, — l'*Enfant à la coquille*, l'*Ugolin*, la *Flore*,— qu'aux dessins, aux peintures, aux eaux-fortes, plus nombreux là que partout ailleurs, s'en faisant conter par moi l'origine et l'histoire. Il rit beaucoup de la mésaventure d'un bourgeois campé par Carpeaux comme par

(1) *Carpeaux Inconnu* ou la tradition recueillie. Van Oest, éditeur (*Sous presse*).

Daumier, semble-t-il, au moment qu'il invective des vidangeurs postés à son seuil par un mauvais plaisant ; eau-forte dont, possédant le cuivre original, je pus lui donner par la suite un exemplaire. Et, en pendant à ce grotesque, un étrange et macabre dessin nous arrêta longuement tous deux, qui me paraît, maintenant que mon grand ami est mort, d'un funèbre présage : c'est, sur une feuille de papier buvard rouge, tout en taches d'encre et en zébrures violentes, une tête de mort ouvrant la bouche de la façon la plus affreuse. Œuvre saisissante.

Je lui montrai ensuite dans le vestibule central deux statues exécutées à Rome par un sculpteur oublié qui fut pourtant l'auteur du fronton de la Madeleine, Henri Lemaire ; et je lui racontai sa parenté avec Carpeaux, dont son art diffère totalement, l'excitation

que sa célébrité avait donnée au débutant bien doué, leurs rivalités par la suite. Ces statues qui datent de la Restauration, directement inspirées de Canova, respirent une grâce un peu molle, mais réelle et qui le charma. Ce sont une *Jeune fille au papillon* et une *Jeune fille au serpent*, aux corps semblablement fins, souples, et de lignes heureuses, taillés dans un semblable marbre blanc.

Quelle compréhension parfaite, quand j'y repense, d'arts si différents ! Et quelle ardeur ! Celle-ci expliquant celle-là : il fondait tout au feu de sa fournaise intérieure, et dans le vaste univers des conceptions humaines, appliqué à toutes, il en faisait sa poésie.

Dans la salle de peinture moderne, avec

les Harpignies, il regarda le beau portrait de Chigot père par Lucien Jonas, et le seul paysage par lequel Julien Déjardin y soit représenté, un moulin qui me faisait penser à celui des *Soirs :*

Le moulin tourne au fond du soir, très lentement,
Sur un ciel de tristesse et de mélancolie ;
Il tourne et tourne, et sa voile couleur de lie
Est triste et faible et lourde et lasse, infiniment.

Nous convenions de la grandeur réelle de ce mort auquel on n'a pas assez rendu justice parce que, inconnu à Paris, nulle réclame n'a été organisée autour de son nom ; et nous disions qu'il eût fallu, du moins à Valenciennes, réunir en une salle les peintures maintenant dispersées par lesquelles il a exprimé les ciels traversés de nuages et les paysages du septentrion.

Nous longeâmes le mail en sortant du

musée, puis la Place Verte, descendant la pente douce où se trouvaient des vignes il y a quelques siècles, au temps de Froissart, quand on récoltait en Hainaut un petit vin aigrelet qui devait ressembler au vin de la Meuse. Nous rejoignîmes la rue de Mons au coin de celle qui précisément autrefois s'appelait rue Sous-la-Vigne et où s'ouvrait en cintre la porte maintenant maçonnée d'une maison que Watteau habita vers l'âge de douze ans avec ses parents. Je ramenais Verhaeren à la demeure des miens pour le déjeuner.

Ils ne le connaissaient pas encore, si ce n'est de m'en avoir entendu parler, mais la sympathie naissait d'elle-même autour de lui. Dans la maison familiale, après qu'il se fut un peu reposé et avant de nous mettre à table, je lui montrai quelques tableaux

anciens qui, au surplus, le remettaient dans une atmosphère qui lui était chère, notamment quatre grands Breughel peints sur bois, où sont figurées *les Quatre Saisons*, en réalité les aspects selon la saison d'une petite ville flamande et de ses environs. Des chalands vont et viennent parmi les bêtes à vendre, sur la place marchande délimitée par les pignons pittoresques des maisons, et sous les ramures vertes ou dépouillées. Ailleurs ce sont des patineurs sur la glace des canaux. Ces tableaux sont de la même inspiration et présentent les mêmes décors que le *Massacre des Innocents* et les *Quatre Saisons* (Musée Impérial d'Autriche) du même peintre, dont Verhaeren parla en novembre 1913 au public des Annales, disant avec une intime conviction : « Il est naïf et populaire, il est profond et touchant.

On admire Rubens, mais on aime Breughel. »

Il regarda longuement les nôtres et s'enquit de leur origine. Je lui dis qu'ils ne provenaient pas d'un marchand, mais de la collection formée vers 1840 par un Piérard, mon arrière-grand-père maternel, ainsi que la plupart des tableaux qui se trouvaient dans les salons. Il y aima beaucoup aussi, — toujours cet éclectisme qui au Musée nous avait promené de l'abondance flamande à la spirituelle grâce française, — une *Toilette de Diane* non signée, mais que je crois pouvoir attribuer à de Troy (1), œuvre où la mythologie, un peu sévère jusque-là, de Poussin et de Le Brun, s'égaie et se pare de toute la grâce du XVIIIe siècle commen-

(1) Elle ne laisse pas de s'apparenter cependant aux toilettes de Vénus et de Diane, par Boucher, qui sont au Louvre.

çant. Elle s'y fait mystérieuse aussi avec l'ombre sacrée de la grotte où Diane, au retour de la chasse, délasse en le baignant son corps fin et souple, et tord des cheveux opulents au-dessus d'un genou poli, cependant qu'une des nymphes qui l'entourent lui tend un miroir. Tout l'esprit, toute la douceur enchanteresse du beau récit poétique de Fénelon, *Télémaque*, sont dans cette œuvre à peu de chose près contemporaine des accents inimitables :

« Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. Dans sa douleur, elle se trouvait malheureuse d'être immortelle. Sa grotte ne résonnait plus de son chant : les nymphes qui la servaient n'osaient lui parler. . . . .

. . . .

Cette grotte était taillée dans le roc, en

voûte pleine de rocailles et de coquilles; elle était tapissée d'une jeune vigne, qui étendait ses branches souples également de tous côtés. Les doux zéphirs conservaient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur ; des fontaines, coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amaranthes et de violettes, formaient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal. »

Au sortir de cette mythologie à la française, c'étaient les Flandres de nouveau que Verhaeren retrouvait dans la salle à manger de mes parents, tendue d'une étoffe rouge sur laquelle ressortait, entre autres, une peinture d'Adrien van Ostade représentant la tuerie d'un cochon destiné aux réjouissances où la tripaille et le boudin entrent pour beaucoup. Dans le fond de la

pièce s'élevait un grand bahut à trois étages, meuble en quelque sorte sorte monumental, daté de l'année de la naissance de Watteau, à la fois flamand et espagnol en son style ornemental et pourtant sévère, son chêne abondamment sculpté ayant pris de sombres patines. De lourds anneaux de cuivre sont passés dans les mufles de lions des tiroirs. Les vantaux sculptés des portes sont garnis de clous à tête de cuivre. Sur les corniches, des grès de Flandre et de Hollande, ceux qui figurent pleins d'une bière mousseuse entre deux joyeux drilles attablés sur les tableaux de Téniers et de Craesbeke. Au centre du meuble et entre ces grés somptueux de couleur, un grand crucifix provenant d'un couvent de Valenciennes avant la Révolution, en écaille rouge et en ébène, à christ d'ivoire jauni,

les bras de la croix terminés par de larges fleurons d'argent.

Verhaeren reconnaissait chez nous, allié à l'ensemble français, un goût véritable, une compréhension parfaite des choses de son pays : attitude qui fut séculairement celle du Hainaut placé entre Flandre et France pour leur servir d'intermédiaire et rassembler en lui l'abondance de l'une, la grâce et l'équilibre de l'autre. Ainsi naquirent à Valenciennes, avec la dentelle qui a illustré son nom en le portant dans le monde entier, un Watteau et un Carpeaux.

Après déjeuner, j'emmenai le poète faire un tour en ville et voir l'hôtel de famille qu'un de mes oncles avait rempli de belles choses (1). On trouvera peut-être que c'était

(1) Le bombardement d'octobre 1918 l'a à demi détruit avec ce qu'il renfermait, outre que les Allemands y avaient déjà prélevé ce qui leur plut.

abuser de la bonne volonté de Verhaeren, mais ceux qui l'ont connu n'ont pas oublié son ardeur singulière de voir et d'apprendre; ils ont encore dans l'oreille son accent inimitable devant ce qui le frappait, que ce fût une vivante anecdote ou une œuvre d'art. « C'est étonnant ! »

Au Musée et dans les rues de la ville il s'imprégnait de l'atmosphère propre à Valenciennes, lieu où, dès toujours, naquirent des formes picturales et plastiques; puis la visite chez mes parents l'avait mis en goût, et il n'était visiblement pas fâché de pousser plus loin son investigation sur un milieu social, sur une famille à laquelle appartenait quelqu'un auquel il voulait bien s'intéresser. — Nous allâmes donc sonner rue Capron.

Large et droite, elle était la seule grande

artère de la ville ancienne aux rues tortueuses, y correspondant à ce que sont les récents boulevards dans la ville neuve. Simon le Boucq, qui se fit l'historien de Valenciennes vers la fin de la domination espagnole, construisit dans cette rue, vers 1640, une vaste maison qui fut achetée, deux siècles plus tard, par mon grand-père et où l'on retrouva, sous des plafonnages postérieurs, les poutres portant les armoiries peintes et sculptées du bâtisseur. Mais notre hôtel de famille est plus anciennement celui qu'habite l'oncle chez lequel je menai Verhaeren.

Nous fûmes reçus dans son cabinet de travail tendu de vieilles verdures d'Audenarde et de tapisseries espagnoles du XVIᵉ siècle représentant des tournois. Puis nous passâmes dans un salon du plus pur dix-huitième français, sauf la tapisserie qui lui

sert de fond et qui est, elle, du dix-huitième flamand, sortant d'ateliers directement inspirés de Bruxelles, ceux de la V[ve] Vernier à Lille. Au milieu d'un paysage placide, des joueurs de quille, des fumeurs de pipes en terre et des buveurs de pintes de bière y sont représentés, l'air un peu niais.

Ensuite vîmes-nous la vaste salle à manger restituée selon le type de celles où pouvait tenir le repas annuel d'une corporation, *gilde* de marchands ou *société* d'archers. Le jour n'y entrait que tamisé par les fenêtres garnies de minuscules carreaux reliés entre eux par des lacets de plomb. Les murs étaient tendus de cuir de Cordoue aux opulences roussâtres et mordorées. Le manteau de la haute cheminée était fait d'une planche de chêne sur laquelle apparaissaient en relief les douze apôtres autour de Notre

Seigneur. Aux quatre coins, quatre bahuts de chêne sculpté, surchargés des mêmes pots en grès que Verhaeren avait vus chez nous et qu'il se plaisait à retrouver ici.

Mais surtout ce qui provoqua son admiration, ce fut l'énorme lustre hollandais suspendu au milieu de la table longue, un lustre en cuivre jaune comme l'on n'en voit plus que dans les synagogues ou les hôtels de ville de là-bas, semblable à celui de Gérard Dow dans son tableau de *la Jeune malade* (1). Nous contâmes comment, un jour que la table était mise déjà, chargée de cristaux et attendant les invités, cette masse formidable s'était écroulée, réduisant en poussière les fragiles verreries et démolissant la table. Le lustre avait usé le

(1) On pense que les Allemands n'oublièrent pas de le prendre.

pas de vis de la poutre à laquelle il était attaché. Il avait fallu la traverser de part en part, et, en écartant le plancher au-dessus, fixer le tirant de fer par un autre en travers maintenu par un solide écrou.

Verhaeren regardait silencieusement autour de lui (1), rêvant peut-être dans ce décor flamand auquel « les ferventes Espagnes » de l'occupation ancienne n'étaient pas étran-

(1) Je ne puis m'empêcher d'évoquer ici un autre poète, Baudelaire, dont une page rappelle invinciblement le décor que Verhaeren avait sous les yeux. C'est le commentaire en prose de *L'Invitation au voyage* :

« Sur les panneaux luisants, ou sur des cuirs dorés et d'une richesse sombre, vivent discrètement des peintures béates, calmes et profondes comme les âmes des artistes qui les créèrent. Les soleils couchants qui colorent si richement la salle à manger ou le salon sont tamisés par de belles étoffes ou par ces hautes fenêtres ouvragées que le plomb divise en nombreux compartiments. Les meubles sont vastes, curieux, bizarres, armés de serrures et de secrets comme des âmes raffinées. Les miroirs, les métaux, les étoffes, l'orfèvrerie et la faïence y jouent pour les yeux une symphonie muette et mystérieuse. »

gères, soit à Desbordes-Valmore dont nous chérissions tous deux l'émotion inspirée — « O champs paternels hérissés de charmilles — Où courent le soir des flots de jeunes filles ! » —, soit à la maison de Douai où Balzac a fait habiter l'alchimiste de la *Recherche de l'Absolu*, Balthazar Claes. Souventes fois aussi, nous en étions-nous entretenus. Et pour cette maison, et pour celle de Marceline avions-nous formé le projet d'aller un jour ensemble à Douai.

Dans un autre salon, complet changement encore. Il était tel exactement qu'au début de la Restauration mon arrière-grand-père le fit décorer par le peintre Coliez, un élève de Joseph Vernet et de Hubert Robert, qui y avait multiplié, au milieu de motifs d'un Directoire attardé, des fresques « pitto-

resques » empruntées aux paysages et aux ruines de l'Italie (1).

Verhaeren aimait cela aussi. On sourira peut-être et on l'accusera de complaisance envers ses hôtes. On aurait tort: il tirait de tout un parti merveilleux, s'attachant sans doute davantage à ce qui était selon son sens propre, s'instruisant et se plaisant au reste, recueillant les fruits de tout ce qui venait à sa connaissance.

Nous allâmes visiter près de là Maurice Ruffin, étendu depuis plusieurs longs mois sur un lit de douleur dans une étroite chambre qui lui servait en même temps d'atelier pour le travail qu'il pouvait encore faire, — peu de chose. Quelle joie ce fut

(1) C'est au milieu de ces fresques que vinrent s'abattre les obus, réduisant en poudre tout le salon.

pour lui de revoir Verhaeren, de presser sa main loyale, de prendre part à cet enthousiasme qui semblait celui d'un thaumaturge et avoir la puissance de lui rendre la santé. Ruffin avec sa tête mélancolique de Musset brun, avec le beau regard où toute la délicatesse de son âme se reflétait. — Naguère, Verhaeren lui avait donné un exemplaire de son *Rembrandt* dédicacé de la sorte : « A Maurice Ruffin, artiste fin et discret. »

Nous parlâmes d'art, de Bernier, de lui-même et du beau portrait qu'il avait laissé au *Caillou*. Au mur, celui de Carlyle, douloureux et stoïque, était un enseignement de résignation. Mais la parole de Verhaeren annonçait la guérison prochaine et le retour à l'activité.

En traversant la place d'Armes, nous avions jeté un coup d'œil sur la façade de l'Hôtel de Ville, pompeuse, régulière, et qui serait froide, n'était la flamme qui couronne son sommet : l'ardente figure de la Cité s'élançant à la défense de la Patrie, par Carpeaux. Nous étions entrés en passant dans la boutique du libraire Giard, éditeur de l'*Almanach de Valenciennes et du Hainaut* pour lequel Verhaeren m'avait donné son éloge de Bernier. Nous avions visité auprès du petit jardin régulièrement fleuri où s'élève la charmante statue de Watteau par le maître de la Flore, la belle et sombre église Saint-Géry, ancienne chapelle des Récollets, aux robustes colonnes du gothique primaire, peintes et dorées. Il nous restait à errer dans les rues tortueuses de l'ancienne ville de guerre qui, dému-

nie maintenant de ses remparts à la Vauban, peut sembler banale au visiteur non averti, mais qui renferme pourtant des coins curieux. C'est ainsi que je menai Verhaeren aux *Chartriers.*

C'est une maison de refuge pour la vieillesse, une fondation pieuse comme il y en avait autrefois beaucoup dans les villes de la Belgique et du Nord de la France. Elle a gardé de cette origine je ne sais quelle douceur pacifique et presque mystique enclose entre ses murs. C'est vraiment un lieu de repos sur le soir de la vie. On entre, et la cour carrée entre les bâtiments semble celle d'un petit béguinage avec ses gros pavés et ses fleurs aux fenêtres. Dans le fond une haute baie cintrée encadre l'azur du ciel. Tout ici parle de recueillement. Le poète flamand y retrouvait quelque chose

de l'atmosphère qui baigne Bruges, le souvenir du béguinage où adolescent il se promenait sous les grands arbres, ayant sous le bras le livre de prières que sa tante Amélie Debock lui avait donné pour sa première communion et qu'il allait bientôt délaisser.

Ici, lui disais-je, le père de Carpeaux, le maçon père du sculpteur, acheva son existence. Il avait voulu garder son tablier de cuir, et on le voyait ainsi accoutré auprès de cette fenêtre qui était celle de sa chambre, assis dehors par les beaux soirs, fumant sa pipe en silence et ruminant des choses ignorées.

Mais le génie, lui avais-je dit tantôt au musée devant le portrait de la mère du sculpteur, le génie du fils venait de la mère. C'est à elle qu'il ressemble. Et aussi cet

autre fils qu'un buste peu connu représente tenant encore son violon entre ses bras, âme ardente et qui se répandit en vain. Du moins Carpeaux attesta-t-il de la sorte une exaltation qui ne trouva pas son aboutissement. — C'est le cas d'Abel Hugo, frère du grand poète, et qui eût été son égal, peut-être.

Nous vécûmes ainsi tout ce jour en la compagnie de l'âme des plus grands valenciennois, et croyant marcher si près d'eux qu'à un carrefour des rues étroites ils pouvaient se rendre soudainement visibles. Ils n'étaient pas le passé pour nous, mais leurs âmes habitaient les nôtres, réchauffée qu'était la mienne au contact de celle du grand poète. Combien j'expérimentais par moi-même la loi historique qui unit toujours le Hainaut, si dissemblable soit-il, à la Flan-

dre dont il reçoit un singulier accroissement de richesse ! Terre un peu maigre, le Hainaut, qui a besoin de la grasse abondance de sa voisine et en reçoit un fleuve de lait.

Je reconduisis Verhaeren à la gare. Les trains passaient en trépidant vers Paris et Bruxelles. Nous retrouvions la fièvre moderne. Nous formions le projet, jamais réalisé, hélas ! d'aller ensemble à Denain visiter les établissements des Forges, voir les coulées incandescentes des hauts fourneaux à l'heure du crépuscule, et les flammes que jettent en les tordant les convertisseurs Bessemer, dont les campagnes sont « hallucinées ».— Souvenir de mon enfance quand, les soirs d'hiver, nous revenions en tramway de Denain, ces feux de géants à l'horizon des noires ténèbres.

V

Au printemps je me rendais souvent au *Caillou* dans la semaine de Pâques, après le bruyant lundi de fête qui avait amené dans le vallon solitaire des promeneurs groupés en pique-nique, personnages de *ducasse* ou amoureux de village.

A cette époque le vallon renaissait. L'herbe d'un vert transparent se parait du jaune clair des *aillets* innombrables. L'eau de la Honnelle coulait plus libre et plus claire ; le cri du coq exhalé des métairies,— si plaisant à entendre quand on rêve dans la fraîcheur d'une église de campagne entre les murs passés à la chaux, ornés de saints pein-

turlurés — retentissait de toutes parts au-dessus des champs où le travail reprenait, succédant à l'engourdissement qui avait saisi pendant l'hiver bêtes et gens. A Angres, Bernier quittait le coin du feu où il avait travaillé pendant l'hiver, tandis que Verhaeren était à Saint-Cloud, et peut-être aussi somnolé, la tête inclinée sur l'épaule, à l'exemple des bonnes gens groupées autour d'un poêle de fonte porté au rouge. Il allait par les champs, à la façon d'un Jean-Baptiste précurseur, annonçant celui qui était plus grand que lui et dont il avait cependant reçu l'hommage : le poète, promeneur infatigable, qui de ses conversations dans la campagne avec les paysans a composé, nouveau Théocrite, les dialogues rustiques des *Blés Mouvants*, où il apparaît lui-même, berger inspiré à la façon

des pâtres de Chaldée méditatifs sous les étoiles du crépuscule.

Moi je vis d'étendue et de marches au loin.
J'aime l'immensité et la beauté des plaines
Où le vent souffle et court et vole à perdre haleine,
N'ayant qu'un vieux berger rôdeur comme témoin.
Pourtant la plaine la plus belle
M'est toujours celle
Que font
Les dos mouvants de mes moutons,
Quand ils vaguent, de l'aube au soir, en pelotons
Sur les éteules
Et que l'ombre géante et tranquille des meules,
Au coucher du soleil, s'étend sur leurs toisons.

. . . .

Je me sens fort, surtout quand, la nuit des beaux mois,
Je circule entouré de présages insignes
Et que tout feu tournant au ciel me semble un signe
Que l'avenir me fait et qu'il ne fait qu'à moi.
Mon cœur s'enfièvre et bat, mon âme est dans l'attente
Et c'est alors que les herbes et que les plantes
Aux lisières des bois me disent leur vertu.
Et que près d'un tilleul ou d'un charme tortu

Je fais vers les hameaux les gestes qui conviennent
Et dont seuls les grands yeux des astres se souviennent.

Verhaeren venait au *Caillou* par intermittences ; il y faisait des séjours qui variaient entre un mois et trois mois. Ces derniers, les plus longs, allaient de la fin d'août, par exemple, à novembre. Jamais il n'y venait de juin à août, crainte de la fièvre des foins : il était maladivement sensible à la vaste fermentation qui s'exhale alors de la nature.

Mais au printemps, il accourait volontiers de bonne heure, dès la fin de mars, quand se renouvelle et se fait plus vibrant ce cri gaulois du coq, accompagné du chant saccadé des poules, comme le chœur le plus bizarre. Elles l'étaient bien autrement ! Lui qui observait tout, il me racontait avoir passé de longues heures à les regarder dans

la cour de Laurent, et avoir constaté chez elles des mœurs non seulement féroces, mais encore contre nature !

Je trouvais des fleurs partout dans les pièces où l'on me recevait, des *aillets* naturellement, par grosses touffes jaunes baignant dans l'eau. Nous sortions et allions par le vallon, par les bois et les prairies qui le couronnent. Me tenant fortement par le bras, s'arrêtant parfois soudain et me serrant, puis repartant tous deux, Verhaeren me disait ce qu'il avait fait depuis que je ne l'avais vu, ses travaux, les courses vagabondes qui demeurent fixées dans les plus beaux de ses poèmes écrits là au *Caillou*, avec ceux des *Heures*, ceux des *Visages de la Vie* et de *La Multiple Splendeur*.

Oh ! ces larges beaux jours dont les matins flamboient !
La terre ardente et fière est plus superbe encor
Et la vie éveillée est d'un parfum si fort
Que tout l'être s'en grise et bondit vers la joie.

Soyez remerciés, mes yeux,
D'être restés si clairs, sous mon front déjà vieux,
Pour voir au loin bouger et vibrer la lumière ;
Et vous, mes mains, de tressaillir dans le soleil ;
Et vous, mes doigts, de vous dorer aux fruits vermeils
Pendus au long du mur, près des roses trémières.

Soyez remercié, mon corps,
D'être ferme et rapide, et frémissant encor
Au toucher des vents prompts ou des brises profondes ;
Et vous, mon torse droit et mes larges poumons,
De respirer au long des mers ou sur les monts,
L'air radieux et vif qui baigne et mord les mondes.

A l'heure où l'ample été tiédit les avenues,
Je vous aime, chemins, par où s'en est venue
Celle qui recélait, entre ses mains, mon sort ;
Je vous aime, lointains marais et bois austères,
Et sous mes pieds, jusqu'au tréfonds, j'aime la terre
Où reposent mes morts.

J'existe en tout ce qui m'entoure et me pénètre,
Gazons épais, sentiers perdus, massifs de hètres,
Eau lucide que nulle ombre ne vient ternir,
Vous devenez moi-même étant mon souvenir.

Ma vie, infiniment, en vous tous se prolonge,
Je forme et je deviens tout ce qui fut mon songe ;
Dans le vaste horizon dont s'éblouit mon œil,
Arbres frissonnants d'or, vous êtes mon orgueil..

A côté de ce poème consacré à *La Joie*, et tout animé d'une ferveur panthéiste puisée à la terre, comment ne pas citer ici les vers admirables qui terminent *l'Arbre !*

En octobre, quand l'or triomphe en son feuillage,
Mes pas larges encor, quoique lourds et lassés,
Souvent ont dirigé leur long pèlerinage
Vers cet arbre d'automne et de vent traversé.
Comme un géant brasier de feuilles et de flammes,
Il se dressait tranquillement, sous le ciel bleu,
Il semblait habité par un million d'âmes
Qui doucement chantaient en son branchage creux.
J'allais vers lui les yeux emplis par la lumière,

Je le touchais, avec mes doigts, avec mes mains,
Je le sentais bouger jusqu'au fond de la terre
D'après un mouvement énorme et surhumain ;
Et j'appuyais sur lui ma poitrine brutale,
Avec un tel amour, une telle ferveur,
Que son rythme profond et sa force totale
Passaient en moi et pénétraient jusqu'à mon cœur.
Alors, j'étais mêlé à sa belle vie ample ;
Je m'attachais à lui comme un de ses rameaux ;
Il se plantait, dans la splendeur, comme un exemple ;
J'aimais plus ardemment le sol, les bois, les eaux,
La plaine immense et nue où les nuages passent ;
J'étais armé de fermeté contre le sort,
Mes bras auraient voulu tenir en eux l'espace ;
Mes muscles et mes nerfs rendaient léger mon corps
Et je criais : « La force est sainte.
Il faut que l'homme imprime son empreinte,
Violemment, sur ses desseins hardis :
Elle est celle qui tient les clefs du paradis
Et dont le large poing en fait tourner les portes. »
Et je baisais le tronc noueux, éperdument,
Et quand le soir se détachait du firmament,
Je me perdais, dans la campagne morte,
Marchant droit devant moi, vers n'importe où,
Avec des cris jaillis du fond de mon cœur fou.

Quelle passion ! Traduite par quel rythme impérieux et violent comme elle-même ! On sent ici l'atavisme flamand, les lentes accumulations déposées dans une de ses âmes par la puissante race du nord, et qui soudain se font jour en un délire mêlé de sanglots et de cris, en une ivresse fiévreuse et pourtant bienheureuse. Quel sentiment religieux de la beauté du monde et de la force humaine, toute autre foi s'étant éteinte chez le poète !

On remarquera pourtant qu'ici même il emprunte encore son vocabulaire au catholicisme dont il est imprégné, qu'il ne peut ni ne veut rejeter complètement : « La force est sainte. — Elle est celle qui tient les clefs du paradis. » Et cette remarque nous fait passer du panthéisme qui était devenu, avec un espoir illimité dans le

progrès de l'espèce humaine, la religion du poète, à celle qui l'avait nourri et dont il avait gardé quelque chose au fond du cœur en la juxtaposant à ses cultes nouveaux. Avide de se renouveler perpétuellement, Verhaeren ne rejetait aucune de ses acquisitions antérieures. S'il avait cessé d'adhérer au dogme catholique, il était encore pénétré de son influence qui éclate en poèmes nombreux jusque dans les œuvres de sa maturité, tel celui des *Rois mages*, le dernier que je lui entendis lire à Saint-Cloud au cours de l'été de 1916, dans le salon de Mme Sévastos, et dont il me disait : « Je ne sais pourquoi dans *La Multiple Splendeur* c'est toujours *l'Arbre* que l'on cite ; mais celui-ci est aussi beau. »

Le récit d'un enterrement auquel nous

assistâmes en Hainaut montrera bien quelle était la position, non seulement de respect, mais encore d'amour, adoptée par le poète vis-à-vis d'une religion qui avait été trop longtemps, dès anciennement et toujours, celle des siens, celle aussi de sa jeunesse, pour qu'il ait jamais pu la rejeter totalement.

Un matin, j'arrivai comme il allait sortir : « Je vais à Angréau à l'enterrement d'un fermier que j'ai connu, me dit-il. Venez-vous avec moi ? » Nous partîmes, et par des chemins creux qui commençaient à se fleurir, dans une campagne animée des premiers rayons du soleil, nous nous acheminâmes vers la maison mortuaire, une ferme importante où dès le haut porche d'entrée nous trouvâmes une foule nombreuse de paysans en blouse bleue ou endimanchés,

ayant passé de vieilles redingotes et coiffé les extraordinaires haut-de-forme que l'on trouve dans les villages perdus. Nous pénétrâmes dans la classique cour rectangulaire, au centre de laquelle brillaient les monceaux d'or des fumiers sur lesquels les poules n'avaient interrompu ni leurs patients grattements à la recherche d'un vermisseau, ni leurs caquets interminables exaltés par le soleil. Au fond s'ouvrait la pièce tendue de noir, — comme aussi extérieurement tout ce corps de logis, — où était exposé le cercueil. Elle était brillante des flammes des cierges, et chacun de ceux qui y pénétraient, avec un rameau de buis trempé dans l'eau bénite, aspergeait la dépouille mortelle de l'homme. Nous nous conformâmes tous deux à ce rite et ressortîmes.

Enfermées ce jour-là dans les étables, les bêtes à corne les remplissaient de longs mugissements. Tout autour de nous composait une atmosphère de deuil rural. On sentait bien que le fermier était mort.

Couverts de lourdes chapes noires et précédés du crucifix d'argent porté au bout d'une hampe, les prêtres parurent, et à leur suite le cortège se mit en route. D'abord, immédiatement derrière eux, le cercueil recouvert d'un drap noir porté avec peine par six hommes, puis les femmes dont le voile nous dérobait le visage, et les hommes de la famille, embarrassés dans leurs habits de deuil, les moins proches parents se composant difficilement l'expression de la tristesse et ne trouvant que celle de l'hébétement. Enfin le reste du village, auquel nous étions mêlés. Presque tous les paysans

venaient familièrement saluer Verhaeren, qu'ils connaissaient bien, et converser un instant avec lui. Par un chemin encaissé entre deux talus sur lesquels des buissons verdissaient et jetaient quelques fleurs sauvages, nous nous avançions vers l'église qui est haut placée sur un tertre comme celle de Sebourg, mais plus petite. Un cimetière l'entoure, où les morts reposent en paix, sans craindre l'oubli qui les prend dans nos lointains cimetières de villes.

Nous pénétrâmes dans l'église avec le cortège, Verhaeren me fit remarquer les naïves statues de saints sculptés dans le bois qui la décorent, et qu'il examinait avec un plaisir sympathique. Puis nous sortîmes et je lui racontai que non loin de là, au cœur de la forêt de Mormal, dans la clairière que forme au milieu des hautes futaies le vil-

lage de Locquignol, il existait encore un de ces artisans — des sabotiers le plus souvent — qui taillaient des statues pour les églises rurales. On appelait celui-là « le faiseur de bons Dieux ». Quand Verhaeren était venu à Valenciennes, je lui avais montré, dans le studio où j'aimais travailler, quatre de ces naïves statues dont en Hainaut non seulement les églises, mais les chapelles rurales, et jusqu'aux calvaires des carrefours sont ornés. Je lui en reparlai alors et lui contai que le curé qui me les avait données m'avait dit : « J'ai dû les enlever de leurs niches, parce que les paysans en riaient. »

Fut-ce cette anecdote, ou toute autre raison qui détermina Verhaeren ? L'instant venu de l'offrande,il me proposa de rentrer dans l'église,et je le suivis au banc de com-

munion où le prêtre présentait la patène au baiser des assistants. Je le vis y appliquer sa bouche et déposer une pièce de monnaie dans la sébille de l'enfant de chœur. Quand nous sortîmes, il me dit : « Il ne faut pas laisser se perdre ces vieilles coutumes pieuses. J'ai voulu montrer aux paysans d'ici que je ne méprise pas la religion. »

Maintenant que lui-même n'est plus, l'enterrement auquel nous assistâmes ensemble me rappelle invinciblement le respect et l'amour — survivance de l'ancienne foi, — qu'il conserva pour le catholicisme, et qui donnent raison au service que les Belges en exil dans leur propre pays firent célébrer dans la cathédrale de Sainte-Gudule pour le repos de son âme, dès qu'ils connurent sa mort.

VI

Ce n'est pas seulement à Angréau, mais dans tous les villages à l'entour du *Caillou* que Verhaeren avait des amis. Là même, à sa porte, M. Dufrasne imprimeur à Frameries. A Roisin, le bourgmestre, qui ne cessait de le poursuivre d'invitation à de plantureux repas. Verhaeren refusait le plus qu'il pouvait à cause de son estomac qu'il ménageait. Il y allait pourtant pour le tableau de mœurs à recueillir, et aussi par bonhomie. Le bourgmestre d'Angres, M. Dupriez, et sa femme — la fille de Laurent — étaient également de ses bons amis. Un peu plus loin, en terre française, à Wargnies, il rendait parfois visite à un avocat à la cour

de Douai (1), grand collectionneur de peintures modernes, M. Rif, qui habitait un château construit à la fin du XVIIIe siècle, en briques rouges et coiffé à la Mansard d'un toit de belle ardoise bleue.

Parmi les familiers du *Caillou*, il me faut encore citer les peintres Deltombe et Jonas (2). Celui-ci était quelquefois logé par le père Laurent, et ces jours-là, par exception, Verhaeren, faisant veillée, s'attardait jusqu'à onze heures ou minuit à entretenir d'idées sur l'art le jeune élève de la rue Bonaparte qu'était alors Lucien Jonas, après que Mme Verhaeren elle-même avait bien

(1) Verhaeren m'envoya un jour voir chez lui une admirable série de peintures d'Henri Martin.

(2) Je ne sais si M. Henry Potez est jamais allé au *Caillou*. Mais je me souviens que Verhaeren, une fois au moins, m'entretint de lui à propos d'une conférence sur son œuvre qu'il avait faite dans une ville du Nord.

voulu leur servir un café exquis dans d'étranges petites tasses.

Mais, le plus généralement, Verhaeren était couché à neuf heures afin de pouvoir se lever le lendemain de grand matin et se mettre à sa table de travail à sept heures au plus tard, comme à Saint-Cloud. Il travaillait ainsi jusque vers midi, à moins que l'arrivée d'un hôte ne vînt le distraire, et l'emmener faire une courte promenade avant le déjeuner. L'après-midi il était rare qu'il travaillât. Il la consacrait à se récréer, le plus souvent par une nouvelle promenade, longue cette fois, dont il ne rentrait qu'au soir tombant, et encore pas toujours. Il s'installait alors dans son studio près de la commode dans le fond à droite, pour lire à la lumière. Même au *Caillou* il recevait naturellement, outre les revues dont le service

lui était fait, d'innombrables envois d'auteurs. Il parcourait au moins ces volumes, et envoyait à tous la ligne ou la lettre d'encouragement qu'ils méritaient (1). J'ai dit que dans le fumier même d'Ennius il découvrait des perles véritables. Surtout dans sa bonté immense, il avait le souci, — il me l'a dit bien des fois — de ne décourager personne. « Qui sait, il y a peut-être un génie qui s'ignore dans ces premiers et confus balbutiements. »

Mais ce devoir accompli avec conscience, ce qu'il préférait lire, c'était des livres de fond, comme celui de Paul de Saint-Victor, dont une page lui révéla le sujet d'*Hélène de Sparte;* ou ceux des grands poètes, nos

(1) Il lui arrivait de prolonger cette correspondance avec un jeune poète ignoré, mais remarqué par lui, tel un Alphonse Métérié, dont le public ne connaît encore que quelques vers parus dans le *Mercure de France.*

classiques surtout, avec lesquels il ne prétendait pas sans doute rivaliser — quelle modestie quand il reconnaissait qu'il était « un poète rugueux et incorrect » ! — mais qu'il souhaitait pour maîtres, sachant bien le profit qu'il y avait à retirer pour lui des tragédies, par exemple, de Corneille et de Racine. Délibérément, il s'était tourné vers la civilisation et vers l'art de la France, lui qui y était moins célèbre et reconnu pour un génie qu'en Allemagne; il nous demandait de polir ce qu'il y avait encore de fruste en lui, d'assouplir et d'ordonner ses accents, de le parfaire en un mot.

Toute une partie de son œuvre, et la plus durable peut-être, sinon la plus grande et celle qui fit sa renommée, témoigne qu'il se plaça avec fruit sous notre discipline intellectuelle. Autant qu'à Heredia on peut

lui appliquer le mot de Barrès sur la France qui excella toujours — recueillant l'héritage d'Athènes et de Rome, — à frapper des médailles avec un or étranger.

J'insiste sur cela à propos du Hainaut : c'est que, venu de Flandre, il s'y trouvait sur une terre gallo-romaine, éminemment éducatrice. A deux lieues de son ermitage s'élève la ville qui fut la seconde des Gaules après Trèves aux premiers siècles de l'ère chrétienne, Bavai. Il l'avait visitée, il y avait vu ce qui subsiste des remparts et d'un théâtre à demi enseveli sous les terres. Il n'en ignorait pas l'histoire féconde en enseignements. De plus en plus, et sans rien sacrifier de son tempérament propre, il s'épurait, ses *forces tumultueuses* devenaient un principe d'action réfléchie vers un but, et de haute inspiration.

Que j'avais toujours de regret de le quitter ! Au moment du départ, c'était de nouveau une étreinte loyale des mains en même temps que nos poitrines se touchaient, et la demande : « Quand revenez-vous, Poncheville ? Revenez-vous bientôt ! » Certes, comme je le souhaitais ! Je ne suis jamais parti qu'avec un sentiment de tristesse, même quand je prévoyais pouvoir revenir sous peu, et en jetant vers la maison du poète *le regard derrière l'épaule* dont nous parle Dérieux.

Je me souviens d'un de ces soirs. Il m'avait accompagné un bout de chemin, et je l'avais prié de retourner ensuite. Quand il fut hors de ma vue, j'apercevais encore l'ermitage délicieux et les fleurs qui l'encadraient de toutes parts, tel qu'il a été décrit :

Mais voici l'ombre et le soleil sur le jardin
Et des guêpes vibrant là-bas dans la lumière ;
Voici les longs et clairs et sinueux chemins
Bordés de lourds pavots et de roses trémières ;

. . . .

Les insectes, les fleurs, les feuilles, les rameaux
Tressent leur vie enveloppante et minuscule
Dans mon village, autour des prés et des closeaux.
Ma petite maison est prise en leurs réseaux.
Souvent l'après-midi, avant le crépuscule,
De fenêtre en fenêtre, au long du pignon droit,
Ils s'agitent et bruissent jusqu'à mon toit ;
Souvent aussi, quand l'astre aux Occidents recule
J'entends si fort leur fièvre et leur émoi
Que je me sens vivre, avec mon cœur,
Comme au centre de leur ardeur.
Alors les tendres fleurs et les insectes frêles
M'enveloppent comme un million d'ailes
Faites de vent, de pluie et de clarté.
Ma maison semble un nid doucement convoité
Par tout ce qui remue et vit dans la lumière.

Il y avait en moi une émotion indéfinissable, le sentiment que les heures que je venais de vivre compteraient parmi les plus

belles de mon existence, le pressentiment qu'un jour viendrait où des heures semblables ne pourraient plus être. Je venais de voir Virgile ; et toute la douceur des Bucoliques et la gravité des Géorgiques étaient encloses, je le sentais bien, dans les poèmes composés ici, tels que ceux des *Heures*, de *La Multiple Splendeur*, des *Blés Mouvants*.

Mais j'avais eu plus que la lecture de ces poèmes ne pouvait me donner, j'avais assisté à une journée du poète, au poème alterné qu'elle constituait elle-même avec ses ardeurs et ses douceurs, ses enthousiasmes infinis. C'est ce Virgile-là que j'ai toujours préféré en Verhaeren, qui est aussi celui d'une neuve Enéide quand il se fait épique, soit qu'il chante les héros de la Flandre ou ceux de l'immense univers dont la science

moderne a reculé les limites. C'est ce Virgile-là qui a vécu en Hainaut,et les images du *Caillou* sont liées pour moi à la partie de son œuvre qui à lui-même, me confessait-il, était la plus chère, sinon celle qui lui inspirait le plus de fierté.

Je rêvais de la sorte au poète et à la poésie dans un chemin creux montant, appuyé sur ma bicyclette, ne pouvant détacher mes yeux du toit qui abritait celui dont mon cœur ressentait si fort les battements du large cœur, si parfois mon esprit se trouvait en contradiction avec le sien.

Une fois, à Saint-Cloud, comme nous parlions ensemble de sa jeunesse et de ses premières aspirations, je lui nommai Hugo et lui demandai si sa gloire alors crépusculaire n'avait pas excité en lui l'ambition de

'égaler : « Non, me dit-il, dès le collège :'est Virgile que j'ai regardé toujours. Je voulais être un grand poète, Virgile ou rien l'autre. » Plus tard seulement Hugo devint oour lui l'objet d'un culte qui ne s'est pas lémenti (1).

(1) Maurice Ruffin m'a raconté que la seule fois que Veraeren lui marqua quelque humeur, ce fut un jour, comme faisait son portrait au *Caillou*, qu'il parla avec irrespect u poète de *La Légende des Siècles*.

Au reste, ce culte n'était pas une idolâtrie, et dans nos onversations Verhaeren convenait avec moi de ce qui est dmirable dans cette œuvre immense, et du fatras que par lleurs elle comporte.

VII

Heures ceintes de fleurs, reviendrez-vous jamais? (1)

Heures ceintes de fleurs, qui ne devaient plus revenir, les heures du *Caillou*. Ce ne fut pas là, mais à Bruxelles que l'invasion de la Belgique par les Allemands surprit le poète. Il avait eu pour eux de la sympathie, il était impossible qu'il en fût autrement, encore qu'eux-mêmes le considérassent comme appartenant à la culture française et qu'à ce titre, après avoir entouré naguère d'un triple filet à nos couleurs les affiches qui annonçaient ses conférences chez eux, ils l'eussent inscrit au début de la guerre sur une liste noire de suspects.

(1) *Les Heures d'après-midi.*

Donc, placé comme il l'a écrit :

Entre la France ardente et la grave Allemagne,

il avait trouvé dans celle-ci de fervents amis et que je veux croire sincères, comme Stefan Zweig avec qui il m'avait mis en relations et qui, précisément dans l'été de 1914, devait venir faire un séjour au *Caillou* en même temps que moi.

Je ne sais ce qu'il devint. J'allai bien, moi, à la frontière franco-belge, mais ce ne fut pas à Roisin ; et j'entrai bien en Belgique, mais ce fut avec mon régiment, pour m'y battre, et pour y défendre en même temps que la mienne la patrie du grand poète, mon ami. Je ne l'avais pas revu ; au moment du départ je lui avais envoyé de Valenciennes quelques lignes d'adieux sur une carte postale qui représentait l'admi-

rable fronton de l'Hôtel de Ville par Carpeaux, la cité vengeresse et défenderesse de la Patrie. Peu de jours après, nous nous battions sur la Meuse, à Hastières. Ai-je songé aux fleurs qui entouraient l'ermitage du poète devant les roses des villas sur la Meuse, percées, déchirées de balles! — Puis ce fut la retraite, les uniformes de l'armée belge confondus parmi les nôtres, en ces jours du début de la guerre, quand de la Meuse, qui avait vu notre défaite, nous nous repliions vers la Marne, qui devait voir notre victoire.

Quand je retrouvai notre ami, ce fut à Saint-Cloud, dans les derniers jours d'avril 1915, entre deux séjours dans les hôpitaux. Quel cri il jeta en m'apercevant, m'ayant ouvert lui-même la porte comme il faisait parfois avec sa belle simplicité : « Ponche-

ville ! » Nous avions tous deux les yeux remplis de larmes. Il me faisait raconter la rude vie de la guerre d'opérations — Charleroi, Guise, la Marne, Reims, batailles entre des marches forcées de jour et de nuit, la faim nous tenaillant le ventre, — puis celle des tranchées du premier hiver, les nuits au poste d'écoute sous les étoiles. Il me racontait lui-même sa vie errante après le grand coup au cœur venu de la trahison de ceux en qui il avait cru :

« J'étais à Bruxelles quand j'appris la chose monstrueuse, l'entrée des Allemands en Belgique et leur proclamation hypocrite. En un instant je sentis un autre moi-même naître en moi par une révolution subite, et la haine m'envahir. Peu de jours auparavant j'avais revu un ami allemand ; et prévoyant, m'avait-il dit, de graves événements, il nous

avait confié sa femme à Mme Verhaeren et à moi, une femme charmante, jolie, spirituelle. Je les aimais tous deux. Mais, quand j'eus lu le manifeste allemand, je ne pus que lui dire : « Allez-vous-en, il n'y a plus rien de commun entre nous. »

Ensuite sa vie à Londres et dans le Pays de Galles, l'accueil des littérateurs et des journaux, les conférences. Nous nous retrouvions, il me pressait les mains : « Quelle joie de vous revoir vivant ! » Et il me disait à peu près ce qu'il m'écrivit un jour (1),

(1) « Valenciennes, la ville jolie, et Carpeaux et Watteau ne veulent point que leur ami ne revienne pas. Et si le Caillou se conserve intact, certes, c'est dans l'esprit et la volonté de nous revoir tous les deux. Mon très cher André de Poncheville, il faut vouloir vivre si fortement qu'on finit par avoir raison du sort. Je vous embrasse. » — *Du 27 juin 1915.*

Et voici des lignes plus émouvantes, quand on songe qu'elles furent écrites l'année même où le grand poète disparut :

« Comment ne pas se porter de mieux en mieux au fur et à mesure que la bonne et ferme certitude entre en chacun

évoquant ceux dont les ombres bienfaisantes nous avaient accompagnés à Valenciennes, naguère : « Ni Watteau, ni Carpeaux ne peuvent consentir à ce que meure leur ami. »

Et lui est mort, lui qui devait survivre, lui le plus grand poète de cette grande guerre, sans parler de ce qu'il était auparavant ; lui qui, en prélude aux *Ailes Rouges de la Guerre*, a inscrit dans son œuvre comme un Jean de Pathmos le mouvement parti des quatre coins de l'Europe, le ras-

de nous. Valenciennes et le Caillou sont désormais victorieux. Ils secoueront l'Allemand comme on secoue la pluie après l'averse pour revenir se chauffer au soleil.

« Je sais, très cher Poncheville, ce que la victoire coûte, et l'annonce de votre deuil m'attriste. [*La mort d'un de mes beaux-frères tué à Verdun.*] Pourtant l'œuvre de libération est si belle qu'elle transfigure toute douleur et toute mort. Vraiment on comprend cette phrase : Avoir la joie de mourir. » *3 mai 1916.*

Valenciennes, la ville
jolie de Carpeaux de Watteau
ne veulent point que leur
ami ne leur revienne pas
Et si le Caillou se conter

ve intacte, certes, c'est dans
l'espoir et la volonté de
nous revoir tous les deux.

ALTOGRAPHE DE VERHAEREN

semblement de toutes les forces humaines vers un carrefour de batailles géantes :

Disséminant la guerre
Par régiments entiers à travers monts et terres,
Au long du sombre Oder et de l'Elbe et du Rhin
Claquent
Partout les plaques
Des ponts d'airain
Au passage volant et trépidant des trains.

Et de même à l'Ouest en une France de vignes
Et de pierres dans le soleil
Passent par des chemins vermeils,
En fols galops de poussière et d'acier
Des lignes
Régulières de cavaliers ;

. . . .

. . . .

Et tout à coup se dirigeant vers la Vistule
Du fond des Ourals blancs et des Caucases bleus,
L'innombrable Russie en bataillons houleux
Se précipite et s'accumule ;

. . . .

. . . .

Les mêmes pas autoritaires
Sonnent dans la Hongrie et dans l'Autriche et font
Trembler Vienne et Buda sous leur rythme profond,
Tandis qu'au Nord on les écoute
Ebranler Bruge, Anvers, Liége, Bruxelles et Gand
Et comme emplir de leur tenace battement
L'immensité des routes.

Lui est mort, qui devait être épargné, survivre et, poète de la joie du monde, exprimer cette joie qui renaîtra un jour après les spectacles monstrueux, les horreurs indicibles, la vision de l'Apocalypse nouvelle, comme une rose refleurit auprès du chant d'un oiseau sur un mur en ruines.

Je le revois si peu de temps avant sa mort, à Saint-Cloud, me scandant de sa voix tour à tour âpre et infiniment douce, chargée de sanglots et d'imprécations, mouillée de larmes, je le revois me récitant les strophes,

pleines de foi dans l'avenir, du poème intitulé : *Un Lambeau de patrie.*

Ce n'est qu'un bout de sol dans l'infini du monde.
Le Nord
Y déchaîne le vent qui mord.
Ce n'est qu'un peu de terre avec sa mer au bord
Et le déroulement de sa dune inféconde.

Ce n'est qu'un bout de sol étroit
Mais qui renferme encore et sa reine et son roi,
Et l'amour condensé d'un peuple qui les aime.
Le Nord
A beau y déchaîner le froid qui gerce et mord,
Il est brûlant, ce sol suprême.

Verhaeren revenait alors de la Panne, où il avait séjourné en compagnie des souverains exilés, et il en rapportait l'ardente conviction de la victoire.

VIII

Il n'y aura plus de joie complète sur le monde pour ceux qui ont aimé Verhaeren (1).

Les dernières fois que je le revis ce fut chez Mme Stuart Merrill, en ce Versailles où souvent j'avais accompagné ses pas dans les jardins et les appartements du palais (2). Avec une admiration immense pour notre art il y apportait un souci de la contribution flamande qui s'y adjoignit de tout temps, contribution sur laquelle mes études à

(1) Tel fut le cri de son hôtesse du *Caillou,* l'excellente Mme Laurent, quand je la vis à Angres en mai 1919 : « Nous avons tout perdu en perdant M. Verhaeren ! »

(2) Verhaeren y a également été guidé par la sûre compétence de MM. Pierre de Nolhac et André Pératé.

l'Ecole du Louvre m'avaient mis à même de lui fournir quelques renseignements. Notamment sur les sculpteurs de l'équipe à laquelle présidait Le Brun, qui donnait les dessins d'après lesquels les Marsy, — nés à Cambrai, nommés Balthazar et Gaspard, comme les rois mages — ou un Desjardins, Flamand au nom francisé, taillaient le marbre. Je lui avais fait voir aussi les belles boiseries de Verbeckt, sur lequel il écrivit une étude.

A Versailles donc, nous nous retrouvions chez Mme Stuart Merrill, après quelques semaines écoulées sans nous voir. Et sitôt qu'il m'apercevait dans le salon, avec son affectueuse et paternelle simplicité il me serrait contre lui et m'embrassait. Dirai-je les convives de ce déjeuner ? Il y avait, outre la gracieuse maîtresse de céans : Mme Ver-

haeren et sa nièce Mlle Massin, le peintre Le Sidaner et sa femme, M. et Mme Georges Batault, M. Alfred Vallette, M. Octave Uzanne, M. Henry Dérieux. Ils se rappelleront peut-être que si nous parlâmes de Mallarmé et de Samain, Verhaeren leur apprit en surplus le nom d'un poète qu'ils ne connaissaient pas, et que lui avait rencontré à Angres, chez Bernier, Mousseron, mineur de Denain et poète en patois de chez nous (1).

(1) On ne s'étonnera pas qu'il fût question du *Caillou-qui-bique* dans la conversation. Souvent déjà en avions-nous reparlé dans l'intimité lors de mes visites à Saint-Cloud. Les journaux m'avaient appris qu'un procès-verbal émanant de la Kommandatur de Roisin, et attestant que tout était intact dans l'ermitage du poète, lui était parvenu par la Suisse. Je lui en parlai la première fois que je le vis : il paraissait heureux de penser que, la guerre finie — mais quand ? — il retrouverait le cadre familier de son existence en Hainaut. A ce propos nous reparlâmes de Zweig. Il avait eu de ses nouvelles indirectement, par Romain Rolland, si je ne me trompe, et le croyait désillusionné, revenu de sa croyance en l'Allemagne militariste. Si cela était, il entrevoyait le jour où le temps pourrait adoucir les sentiments

Ainsi demeurait-il le fils adoptif du Hainaut jusque dans les milieux les plus parisiens, lui poète flamand, et poète français, et poète mondial. Il se souvenait avec émotion de cette charmante poésie intitulée *la Souris du fond*, où le mineur se met lui-même en scène parlant à l'adroite petite bête qui partage sa vie au fond de la mine, et jusqu'au *briquet* formé de deux grosses tartines beurrées appliquées l'une contre l'autre. « Tu es notre consolation, lui dit-il, pendant les heures que nous vivons ici, à des centaines de mètres de profondeur sous la terre ; et parfois ton cri furtif nous rap-

amers qui, par la faute de cette Allemagne, avaient pris place entre le maître et le disciple : « Quand je pense, me disait-il, avec un sentiment où il entrait encore de la colère, et je ne sais quelle humiliation d'avoir été dupe, quand je pense que précisément cet été de la guerre il devait venir faire un séjour au *Caillou !* »

pelle celui de l'oiseau plus heureux qui jase au soleil sur la branche. »

Verhaeren souriait aussi au souvenir d'une autre pièce en patois, une sorte de court fabliau intitulé le *Limaçon* (1), qu'il

1. Peu de jours après je lui en envoyai le texte intégral retrouvé dans le Bulletin des Réfugiés du Nord. Ceux qui connaissent le patois wallon y prendront peut-être quelque plaisir. Pour les autres ce sera une curiosité.

« Un lum'chon quittant s'cahute
Et voulant canger d'logmint,
S'in allot, s'lon s' n'habitude
Pian', pian, tout du long du qu'min.

El lum'chon, rien né l' bouleverse...
Il arriv' tout près d'un pont :
In vingt-quatre heur's il l' traverse...
I-avot bin vingt mètres d'long :

El lum'chon, ch' n'est point un'moule ;
Mais à peine i-arrive au bout,
Que v'là bin l'pont qui s'écroule,
El plancher tout sens sus d'sous.

« Vett qu'i dit l'lum'chon sans bile
En s'artournant d'l'aut' côté,
Si in n' s'rot point si agile,
Comme in s'rot écrabouillé ! »

me pria de conter à sa place, parce qu'il ne se le rappelait plus très exactement. C'est l'histoire d'un limaçon qui sort de chez lui dans le dessein de parcourir le monde et qui met d'abord 24 heures à franchir les vingt mètres d'un pont. Comme il arrive sur l'autre rive, voilà justement le pont qui s'écroule, et le limaçon de dire avec une amusante fatuité :

Si je n'étais si agile,
Comme j'eusse été écrasé !

Ce même jour, avec Le Sidaner, autre Flamand qui a séjourné en Hainaut, — à Aubry, dans le château de M. Maurice où sont demeurées de ses œuvres, — nous reparlâmes de notre ami commun à tous trois, Julien Déjardin, et de ses peintures si expressives du Nord de la France. Le

Sidaner avait visité une des expositions qu'il donna à Valenciennes ; il avait alors rendu à son talent et à son ardeur le seul hommage, peut-être, avec celui de Verhaeren, qu'ait recueilli le pauvre garçon, travailleur obstiné qui de son vivant ne connut guère le succès.

Quand, peu de jours après, nous déjeunâmes une seconde fois ensemble dans la même maison, Verhaeren venait d'apprendre que mon père pris à Valenciennes comme otage avait été déporté par les Allemands au camp de Holzminden. Lui qui m'avait si souvent demandé des nouvelles de mes parents demeurés dans les pays envahis, de celles aussi de « l'oncle à la collection », s'en montra profondément peiné. « Et Rif aussi, me dit-il, — son voisin de Wargnies, — Rif aussi a été déporté au camp de Holzminden. Quelles brutes ! »

C'était le dernier jour que nous nous voyions, et nous ne nous en doutions pas. Lui-même n'avait aucun pressentiment.

— Une fois, à Saint Cloud, comme nous nous promenions, il m'avait dit : « Je vis comme si je devais vivre toujours. » Et plus récemment : « J'ai encore au moins dix ans devant moi. » Parfois au coin du feu, le soir, nous avions parlé ensemble de la survivance après la mort, et j'avais soutenu contre M. Heumann la croyance à l'immortalité de l'âme. Lui se taisait, et j'avoue que je songeais devant ce silence aux vers des *Visages de la Vie :*

Mon être entier sera perdu, sera fondu,
Dans le brassin géant de leurs tumultes,
Mais renaîtra après mille et mille ans,
Vierge et divin, sauvage et frissonnant,
Amas subtil de matière qui pense ;

Moment nouveau de conscience ;
Flamme nouvelle de clarté,
Dans les yeux d'or de l'immobile éternité.

Mais il le rompit soudain pour dire, semblant m'appuyer : « Quand même,si je dois survivre, j'aimerais me souvenir que j'ai été Verhaeren ! »

Ce dernier jour-là, vers cinq heures de l'après-midi, nous partîmes ensemble de la maison de Mme Stuart Merrill. Et comme elle, Mme Ganzhof et moi devions prendre le tramway qui passe boulevard du Roi allant à la gare de la rive gauche, lui, qui se rendait à celle de la rive droite, nous quitta. Le tramway arrivait. En hâte pourtant j'allai à Verhaeren qui me rappelait : « Poncheville, adieu ! » Nous nous étreignîmes, comme si nous avions su que cet adieu serait le dernier.

IX

Ce sont tous ces souvenirs que je me rappelais, — et l'heure où il m'avait annoncé son fatal projet de conférence à Rouen (1), — dans le train qui me faisait traverser les Alpes, le matin du mercredi 29 novembre 1916, deux jours après qu'il avait expiré. « Je ne le verrai plus », me disais-je en regardant machinalement les paysages glacés et abrupts défiler à la portière.

Quinze jours après, de retour de Rome et me trouvant à Paris, j'entrai dans un

(1) Est-il vrai qu'au dernier moment il hésita à y partir ? Mme Laurent m'a conté qu'il avait déjeuné ce jour-là avec la comtesse de Noailles. Elle le conduisit à la gare et lui dit le voyant incertain : « N'y allez pas. Vous me faites l'effet d'un enfant indécis qui ne sait ce qu'il veut. » Il lui répondit : « Oui, c'est vrai, j'y ai une grande répugnance, mais j'ai donné ma parole. »

cinéma du boulevard Rochechouart comme le journal commençait d'apparaître sur l'écran. Soudain qui vis-je ? Verhaeren. Dans un grand choc d'émotion je le reconnus avec son air de viking un peu vieilli et grisonnant, légèrement embarrassé de sa contenance devant celui qui tournait le film, le même air qu'il avait quand il conférenciait aux Annales. Devant l'opérateur il remuait à peine et je devinais son sentiment : il se croyait chez le photographe.

Où était-il ? je me le demandais, ne reconnaissant ni l'endroit où il se trouvait, ni la tête de l'homme brun qui se trouvait près de lui.

L'image s'évanouit. Une autre lui succéda : l'enterrement à Rouen, tel que, la veille, à Saint-Cloud, me l'avait raconté Mlle Massin. J'aperçus le char funèbre couvert de cou-

ronnes avancer lentement au milieu de la foule, suivi de gendarmes belges qui portaient un large galon de sergent sur la manche. Puis des soldats français, le canon du fusil incliné vers le sol. Ensuite je vis les orateurs se succéder à une tribune placée sur le côté d'une église gothique, que je crus reconnaître pour Saint-Ouen. Enfin le cercueil fut hissé dans une voiture automobile d'ambulance.

Pendant ce rapide défilé d'images cruelles j'avais passé de la surprise à la stupeur. — Il m'était arrivé parfois de penser à la douleur de ceux qui, ayant perdu un être cher, en retrouveraient par hasard l'apparence animée sur l'écran. Mais pouvais-je croire que ce serait par Verhaeren que j'en ferais l'expérience et si tôt, moi qui, trois semaines auparavant, dans le salon de Mme Stuart

Merrill, l'avais entretenu précisément de cinémas, et d'un certain film curieux figurant une hypothétique *Invasion des Etats-Unis*, qu'il avait le désir de connaître.

Hélas! quels désirs n'avait-il pas encore? lui qui par la pensée embrassait l'univers entier à tout instant, et qui devait être en Suède à cette heure où j'écris.

Après ces ardents pèlerinages à travers le monde, *le Caillou* lui était l'ermitage du repos et de la méditation sur les merveilles entrevues, le havre de grâce, la chapelle où le marin et le laboureur déposent leurs filets et leur bêche en entrant : pour lui, en même temps que le foyer où le voyageur dénouait sa sandale poudreuse, la forge où des éléments recueillis dans ses courses

vagabondes sur le globe, autant que de ses errantes promenades dans les campagnes du Hainaut, il forgeait des œuvres alternativement douces et fortes, sublimes ou attendries.

Quand il avait connu pour la première fois la vallée solitaire, — grâce à Mme Georges Rodenbach,— il y apportait, au sortir de la trilogie des *Soirs*, des *Débâcles* et des *Flambeaux Noirs*, une âme et un corps profondément atteints par les brouillards de Londres, engendreurs d'un spleen aigu :

En sa robe couleur de feu et de poison
Le cadavre de ma raison
Traîne sur la Tamise,

Il y retrouva la santé morale et physique, enveloppé qu'il y fut à la fois par la tendresse humaine et par celle des choses, dont devaient naître, dédiés à sa femme et à la

« Magna parens rerum », dont nous parle Lucrèce, ces deux merveilleux cantiques d'actions de grâces : *Les Heures*, *La Multiple Splendeur*.

Tel poème semble unir ces reconnaissances éperdues envers un être chéri et la grande nature, « le Paradis » des *Rythmes Souverains*, qui nous fait invinciblement songer aux amours du poète dans la retraite élue entre ciel et terre, loin des hommes et si près pourtant de leur cœur.

Des buissons lumineux fusaient comme des gerbes ;
Mille insectes, tels des prismes, vibraient dans l'air ;
Le vent jouait avec l'ombre des lilas clairs,
Sur le tissu des eaux et les nappes de l'herbe.
Un lion se couchait sous des branches en fleurs ;
Le daim flexible errait là-bas, près des panthères ;
Et les paons déployaient des faisceaux de lueurs
Parmi les phlox en feu et les lys de lumière.
Dieu seul régnait sur terre et seul régnait aux cieux.
Adam vivait captif en des chaînes divines ;

Ève écoutait le chant menu des sources fines,
Le sourire du monde habitait ses beaux yeux ;
Un archange tranquille et pur veillait sur elle
Et, chaque soir, quand se dardaient, là-haut, les ors,
Pour que la nuit fût douce au repos de son corps,
L'archange endormait Ève au creux de sa grande aile.
Avec de la rosée au vallon de ses seins,
Eve se réveillait, candidement, dans l'aube;
Et l'archange séchait aux clartés de sa robe
Les longs cheveux dont Eve avait empli sa main.
L'ombre se déliait de l'étreinte des roses
Qui sommeillaient encore et s'inclinaient là-bas ;
Et le couple montait vers les apothéoses
Que le jardin sacré dressait devant ses pas.
Comme hier, comme toujours, les bêtes familières
Avec le frais soleil dormaient sur les gazons ;
Les insectes brillaient à la pointe des pierres
Et les paons lumineux rouaient aux horizons ;
Les tigres clairs, auprès des fleurs simples et douces,
Sans les blesser jamais, posaient leurs mufles roux ;
Et les bonds des chevreuils, dans l'herbe et sur la mousse
S'entremêlaient sous le regard des lions doux ;
Rien n'avait dérangé les splendeurs de la veille :
C'était le même rythme unique et glorieux,
Le même ordre lucide et la même merveille
Et la même présence immuable de Dieu.

Ce poète inspiré, — pur poète ici à la façon du Lamartine de *La Chute d'un ange* ou du Vigny d'*Eloa*, — ne reverra plus le vallon frissonnant sous la lumière qui fut son « jardin sacré ». Le silence d'attente, là-bas, ne sera pas dissipé. Les larmes des choses ne cesseront pas d'y couler, ravivant les nôtres quand nous y retournerons sans lui. Il y aura un jour où nous entrerons là où il a vécu, aimé, écrit ses poèmes les plus émouvants, et nous penserons : Il n'est plus. — Cette musique intérieure qui nous enchantait l'âme s'est évanouie. Quelle douleur, et quel mystère !

Il a disparu dans un tourbillon comme les prophètes ; mais, prophète moderne, le char de feu qui emporta Elie éperdu vers l'éther où siégeait Jéhovah fut pour lui celui qu'une locomotive trépidante entraîne à sa suite

dans sa course sur la terre. Et de là naîtra sans doute un nouveau mythe.

Grande âme, avec celles de Dante et de Virgile, tu habites un paradis de lumière, toi qui fus dans un paradis terrestre, au sein des herbes et sur le bord des eaux, couché parmi les fleurs et les feuillages, te confondant avec les forces naturelles qui ne peuvent cesser, auprès d'une Ève divinement souriante, l'Adam nouveau.

Le Denacre, janvier 1917.

II

Il y a une Saint-Jean d'été qui est un brasier merveilleux dans le ciel par le flamboiement de la saison et sur la terre par les feux de joie allumés de toutes parts, mais ce fut le jour de la Saint-Jean d'hiver, glacial et pluvieux, le vendredi 27 décembre 1918, que je revis, en Hainaut, l'ermitage détruit de Verhaeren. L'été, l'orage peut faire tomber le feu du ciel sur nos maisons, mais ce fut par les flammes criminelles, allumées volontairement par les hommes, qu'au début de cet hiver a péri celle du poète, naguère habitée par des heures dont les Grecs eussent fait des Muses. *Heures claires*, *Heures d'après-midi*, *Heures du soir*, toutes sont nées dans ce vallon dont je reviens, et il nous plaira à nous

Gallo-Belges,— c'est dire autant Celtes, — de les nommer fées. Oh ! que Verhaeren se plut à leurs pas silencieux de jour et de nuit, à leurs danses sur les prairies et au bord des eaux ! Nicolas Poussin, dans vos promenades méditatives au long du Tibre et sous les ombrages d'un Bosco Sacro dans la campagne romaine, vîtes-vous jamais Muses plus chargées du divin faix de poésie ?

Watteau revint à Valenciennes au cours de la guerre de la succession d'Espagne vers le temps que Villars méditait Denain. Il vit en Hainaut des routes couvertes des débris de la guerre : tentes et dépôts de vivres et de munitions, détachements de soldats. Il fit de ces spectacles les tableaux presque tous partis en Allemagne et en

Russie, groupes pittoresques de jeunes recrues et de vieux soldats, parmi des hameaux que la guerre ne semble pas avoir trop touchés. Je songeais au peintre charmant qui ne fut pas seulement un évocateur d'élégances et de mélancoliques voluptés, en parcourant à mon tour, à plus de deux siècles d'intervalle, le même pays ravagé par une guerre qui ne peut se comparer à nulle autre. De Valenciennes à Roisin, la route presque toujours cheminant entre les talus n'est qu'une tranchée organisée. Les Allemands, de Valenciennes à Sebourg, au cours de leur repli vers le Sud-Est, puis de Sebourg à Roisin, ont utilisé pour leur défense tous les chemins creux. Ils y ont entaillé les talus en emplacement de mitrailleuses, de canons de 77, voire de pièces lourdes. Des munitions en nombre considé-

rable y sont restées. Ce ne sont pas seulement, dans la boue, des obus de 77 éparpillés, mais des dépôts de gros obus non tous encore débarrassés de l'enveloppe d'osier qui les fait ressembler à des bonbonnes d'acide, ni décoiffés de leur bonnet de toile. Dans les trous profonds, les servants des mitrailleuses et des pièces d'artillerie ont laissé leurs sacs, les coussins sur lesquels ils s'asseyaient, dont certains sont en toile peinte comme les rideaux clairs d'une fenêtre de cottage, leurs boîtes vides de cigarettes d'Orient manufacturées à Hanovre. Tout cela rend visible le drame qui s'est déroulé dans ces chemins aux derniers jours de l'automne, entre le 2 novembre, jour des Morts, date fatidique à laquelle Valenciennes fut reprise par les Canadiens, et le 6 novembre, jour où périt dans les flammes la

maison du poète, mort lui aussi pendant la guerre. Quel drame nous raconte ce chemin creux qui, de Valenciennes à Sebourg, s'appelle le chemin des Postes ! Tous ses carrefours ont sauté et la place des entonnoirs récents se décèle aux remblais hâtifs qui fléchissent déjà sous les premières pluies de l'hiver. A droite et à gauche, c'est la plaine semée de trous d'obus, au milieu de laquelle un laboureur obstiné pousse parfois à nouveau sa charrue, s'il a gardé un maigre cheval. Je retrouve les mêmes vols de corbeaux qui traversaient l'air quand j'allais autrefois visiter la vieille église de Sebourg, un des lieux éminents du Hainaut, où les comtes de cette marche gallo-romaine eurent un château, et dont le saint local, Druon, berger, pèlerin à Rome, puis reclus, est honoré par toutes les populations hainuyères.

Peu avant la guerre, dans le grenier d'un imprimeur, j'avais retrouvé le bois gravé de son image populaire avec plusieurs autres ; j'ai dit plus haut comment Verhaeren avait accepté la dédicace de ce recueil des images anciennes du pays, lui *qui vivait en Hainaut* le temps qu'il résidait au *Caillou*.

Ce 26 décembre, lendemain de la Noël, que j'approchai de Sebourg vers la tombée du jour, j'aperçus le sommet du haut clocher fracassé par les obus. Je m'étais arrêté au lieu dit *la Croix Saint-Druon*. Au haut du talus, entre deux dépôts d'obus, la croix de pierre était bien debout, ceinte de sa haie en forme de couronne ; et, dans la pierre, la naïve figure du berger entre ses brebis était restée entaillée. Mais je regardais avec tristesse, — sachant celle qui m'attendait plus loin, — le haut clocher mutilé. Je sus le len-

demain que la pièce lourde qui tira sur lui était placée près de l'ermitage de Verhaeren, aussi dans le bois d'Angres. La maison de Dieu fut la première atteinte, puis à elle seule seconde, et peu ensuite, la maison du poète.

Sebourg dépassé, je continuai ma route dans le crépuscule croissant et parvins à Roisin quand la nuit était déjà tombée. Saint-Jean d'hiver, que vos jours sont courts, si longs à la Saint-Jean d'été !

Il était trop tard pour aller au *Caillou* et j'entrai à l'auberge de *la Vieille Cure*. Dans la salle principale, des sous-officiers anglais fêtaient Christmas en buvant du wisky et en accompagnant les accords d'un mauvais piano avec le son grêle d'un violon fait d'une boîte à cigares. J'allai à la cui-

sine et y trouvai les aubergistes que je connaissais pour être venu chez eux, naguère. Nous parlâmes de Verhaeren dont ils avaient appris la mort : « Il venait souvent ici avec sa dame, quand nous avions en séjour Mme Rodenbach et son fils, aux mois d'été. Il déjeunait et passait l'après-midi. Elle allait aussi chez eux au *Caillou*. Un bon homme, fort estimé dans le pays, si simple ! Nous avons vu son portrait dans un journal, ces temps-ci. » Et me montrant un récent numéro des *Annales* consacré à la Belgique : « Tenez, le voilà, c'est bien lui. Mais ici il était plutôt habillé en velours. »

Près du feu, en sabots, le poil hirsute, *saquant* jusque-là silencieusement sur sa pipe tout en approuvant de la tête, il y a un vieux coiffé d'une casquette de l'armée belge. « Pour ça oui, dit-il, je ne l'ai jamais

vu qu'habillé en velours jaune. Je l'ai rencontré bien des fois dans les champs, il restait arrêté pendant des heures devant un arbre ou un ruisseau à le regarder. Des fois aussi il me causait pendant des demi-heures, c'était un homme qui aimait fort la terre. »

Je leur demande si la maison du poète est détruite comme on nous l'a dit. Ils ne savent pas au juste, ils ne sont pas tout à fait sûrs. « Il y a longtemps que nous n'avons été au bois, — le bois d'Angres, où est *le Caillou-qui-bique* — nous savons bien qu'il y a eu du dommage à sa maison, mais peut-être bien qu'elle n'est pas complètement détruite. »

C'est le vieux laboureur ami de Verhaeren qui m'a conduit chez des parents à lui pour y passer la nuit, et il me reparle encore du poète, concluant dans son patois wallon :

« Je n'auros pus jamais travaillé si je l'auros écouté. » Ainsi dépeint-il un ensorcellement demeuré pour lui mystérieux, et son ravissement à entendre le bien-dire. C'est encore, dans ce coin du Hainaut presque ardennais, sur ce vieux terroir celte, les antiques merveilles de l'Hercule gallique enchaînant ses auditeurs par des chaînes d'or, que Verhaeren reproduisait. Et il avait lui-même magnifié les laboureurs du Hainaut, on l'a vu, dans son discours à son voisin rural, le graveur Bernier.

Quand l'avance des Alliés contraignit les Allemands à quitter Roisin (1), c'est au

(1) Les bonnes gens chez qui je passai la soirée me parlèrent de ce que fut Roisin pendant la guerre, au moins dans les derniers mois : un dépôt du front. 2.000 jeunes soldats environ s'y trouvaient, qui volaient tout ce qu'ils pouvaient trouver pour se nourrir. On y avait établi un champ de tir.

bois d'Angres qu'ils s'établirent, et de là, pendant deux ou trois jours, ils bombardèrent le village. Auparavant, au moment de leur départ, ils avaient fait sauter les maisons bordant l'entrée du chemin qui mène au bois et le chemin lui-même.

Le 27 décembre, vendredi, à sept heures du matin, dépassant l'entonnoir comblé, je prenais ce chemin, puis le sentier du bois, un sentier qui passe à travers champs et que bien souvent j'avais suivi avec Verhaeren. Par ce raccourci on est à dix minutes de la *crémerie Laurent*.

Sept heures du matin : il commence à faire clair, des écharpes roses traînent dans le ciel où les étoiles luisent encore faiblement, un froid piquant est répandu sur la campagne avec les derniers sons des cloches de Roisin, le sol durci résonne sous mes

pas. Ici aussi les traces du combat sont partout visibles. De chaque côté du sentier il y a des trous d'obus, et des tranchées étroites et profondes semblables à celles que nous vîmes pourla première fois à la bataille de la Marne, soldats du début de la guerre. Et encore des munitions : douilles d'obus en tas, qui présentent cette particularité de n'être plus en cuivre, mais en fer, obus même que l'on n'eut pas le temps de tirer. J'approche du bois, et à travers ses arbres dépouillés j'aperçois la petite maison qui d'ici ne semble pas en ruines,debout qu'elle est encore. Mais me voici à la lisière et quand j'avance, le cœur battant, la tristesse de la destruction m'apparaît. J'arrive par le côté de l'étroit jardin du poète, je vois les murs découronnés du toit qui, non entièrement consumé, est tombé par larges pans

dans ce jardin naguère rempli de fleurs. Je longe la façade aux fenêtres béantes, j'arrive au pavillon principal qui était resté la demeure de Laurent, j'y entre et le trouve plein des débris du toit et des murs à demi-écroulés. Parmi les briques calcinées gît un casque allemand, un de ces lourds casques si hideux, faits pour encadrer des figures bestiales. Je ressors et vais dans la cour de la ferme.

On entrait jadis par là dans le corps-de-logis dont Verhaeren avait fait son ermitage. Quelle désolation et quelle solitude, ce petit matin d'hiver, l'aube à peine levée et le gel engourdissant tout ! Ici aussi dans la cour, masquant l'entrée, il y a un grand pan de toit écroulé, encore en partie recouvert d'ardoises. Je le franchis et j'entre dans le vestibule qui servait de vestiaire. On avait

presque immédiatement en face de soi, je l'ai dit, la porte du studio de Verhaeren, à gauche celle d'un office ou cuisine, à droite celle d'un studio plus vaste, conquis, peu d'années avant la guerre, sur l'habitation de Laurent et qui était plus spécialement celui de Mme Verhaeren. Il lui servait d'atelier et de pièce de réception, on y prenait les repas. Les chambres à coucher, mansardées, étaient au-dessus des trois pièces qui constituaient en bas toute l'installation du poète.

Me voici dans la pièce où Verhaeren travaillait. Au-dessus de moi, c'est le ciel d'hiver. Tout autour, rien, absolument rien n'est resté aux murs qui jadis disparaissaient sous les tableaux : seulement sur la cheminée une glace au cadre encore doré quoique terni, au tain encore existant quoique

brûlé, effacé à demi par endroits. Je m'y aperçois avec je ne sais quel inexprimable sentiment d'angoisse, moi qui viens chercher ici, dans les ruines de sa maison, le visage disparu du poète.

Je regarde le vallon de la Honnelle par les trous béants des fenêtres. Ici, dans ce coin à gauche après la cheminée, était la table sur laquelle Verhaeren a écrit ses vers les plus beaux et que je revois couverte de papiers et de livres (1), sous le rayon de bibliothèque qui la surmontait, dont le dessin harmonieusement moderne fut donné par Théo Van Rysselberghe. D'ici, le poète

(1) « Que de fois je me suis dépêché vers ma table, où m'attendaient plumes et encrier et page blanche, uniquement parce qu'il m'avait semblé que le jardin, illuminé d'avance, m'avait adressé un cordial et vivifiant bonjour ! » Conférence de Verhaeren aux *Annales* sur « Les Heures Claires ». Reproduite dans le *Journal de l'Université des Annales* du 15 septembre 1913.

apercevait le site agreste, source de son inspiration. Il n'avait qu'à soulever le rideau de mousseline que pieusement je ramasse, mouillé et sali entre les briquailles qui, haut dans la pièce, recouvrent le plancher.

La suspension tordue gît parmi elles avec la coupe d'émail rouge qui la terminait. Le matin, consacré au travail, achevé, l'après-midi, toute aux amis et à la promenade, écoulée, quand le poète à l'heure du soir rentrait chez lui, — et il passait au *Caillou* les mois de septembre et octobre, — c'est la lumière de cette suspension achetée chez un quincaillier de Roisin qui rayonnait doucement dans la pièce où Verhaeren parfois se reprenait à travailler, revoyait le poème écrit le matin et le recopiait. Cette coupe massive d'émail rouge demeurée parmi les décombres, que son reflet souvent dut accro-

cher la pensée du poète auquel la couleur ardente était chère !

Du bout de ma canne, machinalement je fouillais ces décombres, cherchant à y retrouver la trace au moins de ce que fut la bibliothèque de Verhaeren. Mouillés par la pluie des derniers jours et à demi consommés par l'incendie du 6 novembre, les premiers feuillets que je ramassai ainsi furent ceux d'un catalogue du *Mercure de France*, la maison amie avec laquelle, de son ermitage en Hainaut, il ne cessait de correspondre, et qui a répandu dans l'univers l'œuvre née ici en grande partie. Puis un autre catalogue, celui d'une exposition en Allemagne des œuvres du peintre Degouve de Nuncques, avec une préface — traduite naturellement — de Verhaeren. Ce catalogue est illustré, et l'œuvre qu'il présente

d'abord, c'est un tableau de désolation : un Christ en croix, tandis que les soudards qui l'y ont attaché s'éloignent. Comment, en face de ce tableau dont l'original était dans l'église d'Hastières, ne me souviendrais-je pas des débuts horribles de la guerre, en Belgique ; et que précisément à Hastières, près de cette église entourée de flaques de sang, mes compagnons et moi nous reçûmes le baptême du feu !

J'ai recueilli de la sorte de pauvres reliques : une carte postale illustrée adressée à Mme Verhaeren, un fragment de dessin de Forain, une carte de visite du poète, toute souillée, la photographie d'un enfant faite à la ville proche de Frameries, quelques lambeaux enfin de l'étroite frise décorative qui ornait le papier de tenture dont il demeure, de-ci, de-là, un peu aux murs. Il

était uniformément d'une teinte gris crème, comme feutrée, sur laquelle les nombreuses peintures modernes que Verhaeren possédait au *Caillou* ressortaient admirablement. Dans le studio de Mme Verhaeren, c'était mieux encore, les murs avaient été simplement passés à la chaux dans le même ton gris crème.

De meubles, plus guère de traces. Dans ce studio de Verhaeren, auquel je revenais obstinément, il demeure, immédiatement dans un coin, à gauche en entrant, une encoignure de chêne échappée à l'incendie, je me demande comment, mais qui n'a plus de porte. Au milieu des décombres calcinés qui remplissent la pièce, les débris d'une chaise également en chêne, de ce Louis XV province, pour ne pas dire village, que le poète affectionnait. On dut faire quelque effort

pour sauver de l'incendie un peu du mobilier, car j'ai retrouvé de ce même style, dans la cour de la ferme, une petite table en mauvais état qui porte encore en dessous l'étiquette d'expédition : *Emile Verhaeren, en gare de Roisin*, et une longue armoire paysanne à trois portes, de celles que dans le pays l'on nomme *dresches*, c'est-à-dire dressoirs.

Mais c'est tout. Dans le studio de Mme Verhaeren, éclairé sur le vallon par une large baie, il ne demeure rien de tous les tableaux — la majeure partie de son œuvre de peintre, — qui s'y trouvaient, ni des meubles, notamment un secrétaire-bureau de grandes dimensions, provenant, m'avait dit Verhaeren, d'un de ses arrière-grands-oncles, chanoine au XVIIIe siècle. Quant à la belle horloge qui marquait les lunes, son emplace-

ment seul est indiqué par quelques roues dentelées gisant sur le sol, tordues, déchiquetées, noircies.

Les jours où j'étais venu au *Caillou*, c'est dans cette pièce que l'heure du déjeuner ou du goûter nous réunissait. On nous offrait du lait dans les tasses ornées de fleurs naïves qu'il affectionnait, parmi ce décor heureux que composaient les claires peintures et les coussins brodés de soies vives. Pauvres étoffes qui, elles aussi, comme les peintures de Mme Verhaeren, de Montald et de Ruffin, furent consumées ! Et des jolies faïences peintes je n'ai ramassé intacte qu'une seule tasse.

Le beau marbre de la cheminée a éclaté par la violence du feu, un marbre rouge semblable à ce marbre dit de Languedoc qui décore abondamment Versailles. Verhaeren

m'avait assuré qu'une partie en était venue, non de Languedoc, mais des carrières situées un peu au delà du *Caillou* et qui eussent déjà été exploitées sous Louis XIV. Et pourquoi non, quand on se rappelle la campagne des Flandres, et que Van der Meulen nous le montre sous les remparts de Valenciennes comme de Mons, entre lesquelles se trouve le beau gisement rocheux ?

J'ai dit qu'il y avait sur cette cheminée, posée sur un cube du même marbre, une tête en bois sculpté, dont la bouche ouverte d'une façon émouvante semblait jeter un cri de douleur et d'appel. Sans doute à l'instant du crime, en l'impossibilité de tout secours, fut-elle consumée, elle aussi.

Quand je regardais, à travers les fenêtres vides et béantes, les arbres dépouillés du

vallon, j'avais remarqué l'un d'eux, tout proche de la maison, nettement coupé à sa partie supérieure par un éclat d'obus. Le jardinier de M. Dufrasne, ami de Verhaeren et dont la propriété, à peu près intacte, est voisine, m'apprit que ce fut le premier obus qui éclata au-dessus de l'ermitage du poète, le matin du mercredi 6 novembre, à six heures.

« Laurent était dans sa cuisine, me dit-il, quand cet obus coupa l'arbre, et sans doute un éclat pénétra-t-il chez lui, car il reçut sur la tête un pot plein de riz. Il vint nous rejoindre tout ému dans la cave de M. Dufrasne. A cette heure-là, les Allemands étaient partis, mais nous ne le savions pas encore, et ils commençaient à tirer sur le bois et sur les Anglais qui y pénétraient. Un peu plus tard, nous avons appelé. Nous avons

entendu dire *yes* au lieu de *ia*, et nous avons compris que c'était les Anglais. Nous sommes sortis et ce sont eux qui nous ont montré que la maison de M. Verhaeren brûlait. Le feu avait pris à cette partie-là avant de s'étendre à toute la maison de Laurent. Il pouvait être 8 h. 1/2 du matin. Nous avons essayé de le combattre et de sauver une partie du mobilier, mais les obus continuaient à tomber et ça n'a pas été possible.

« Mme Laurent était partie le jour de la Toussaint ou le dimanche après, mais Laurent avait voulu rester. Quand il a vu le feu, il a dit : « Ce n'est rien de ma maison, c'est pour la bibliothèque de M. Verhaeren. » Il avait caché une partie des livres et des papiers au fond d'un charbonnage. Tant qu'il était là, il empêchait les Allemands autant qu'il pouvait de prendre des livres.

Ils en prenaient tout de même malgré lui, et une fois il était si fort en colère qu'il leur a dit : « Vous êtes tous des voleurs. » Ils ont voulu lui donner un coup de couteau.

« C'était des ballonnistes (*sic*) que nous avions ici dans les derniers mois. Les officiers logeaient dans la maison de M. Verhaeren et ils y faisaient ce qu'ils voulaient. »

— Il me souvient, en effet, d'avoir ramassé dans les décombres un fragment de lettre écrit en allemand. —

« Avant les ballonnistes, la maison avait été respectée.

« Ils avaient installé dans le bois un gros canon sur rails, et c'est d'ici qu'ils ont tiré sur Sebourg. »

Après ma conversation avec le jardinier, je retourne une dernière fois à ce qui fut

l'ermitage de Verhaeren. Je regarde en passant ces belles prairies inclinées pavoisées naguère, au printemps, par les jaunes *aillets*, ces bois aussi qui dérobent à mes yeux le creux du vallon. On s'est donc battu ici, renouvelant l'identique et tragique combat — en dépit des formes changées — des vivants de l'âge de pierre qui eurent sous ces roches leurs refuges (1). Tout à l'heure, descendu jusque dans les caves de la maison du poète, j'avais vu, à la lueur des

(1) « Il n'est rien de tel que d'habiter un vieux sol pour l'aimer avec ferveur. Je vous assure que de savoir qu'à quelques mètres de notre maison se dresse ce vieux roc légendaire où la vie s'est affirmée depuis des temps tellement lointains qu'on ne les peut nombrer, que de ramasser parfois les coupants éclats de pierres qui furent jadis des armes, que de voir cette terre desséchée, compacte, que des flammes énormes ont durcie pendant des siècles, je vous assure que de voir et de savoir tout cela vous attache avec des liens très forts à cette âpre et tragique vie humaine dont les témoins immémoriaux se dressent encore devant vous. » Conférence de Verhaeren aux *Annales*.

allumettes que je craquais, les traces de l'ambulance improvisée en plein combat et tandis que les obus tombaient encore. Des blessés y reçurent les premiers soins, j'y ai ramassé des morceaux de toile tachés de sang. Ici pourtant vivait celui qui, placé sur le plan intellectuel « entre la France ardente et la grave Allemagne », ne voulait plus croire qu'aux luttes pacifiques de l'idée, à la concorde entre les peuples, à une harmonieuse société des nations.

Quelle tristesse ! Je me penche de nouveau sur les décombres qui remplissent les trois pièces du rez-de-chaussée. Voici encore de ces lambeaux de papier à demi consumé, fragments de la revue *Le Thyrse*, sur l'un desquels je trouve au sommaire un article de Maeterlinck : *Désirs d'hiver*. Au premier étage il n'y avait que des mansardes

en fait de chambres à coucher. Verhaeren s'en contentait, mais, pour tempérer l'action des premiers froids de l'automne, il avait fait bourrer d'étoupes — à ce que m'a raconté le jardinier de M. Dufrasne — l'espace entre le toit et la paroi intérieure des mansardes. Peut-être faut-il y voir une cause de la propagation rapide de l'incendie.

Il était neuf heures du matin quand je repartis. Je remarquai en quittant cette maison de désolation, jadis la maison du bonheur, que le rosier qui encadrait la porte d'entrée, loin d'avoir été consumé, n'avait pas seulement encore perdu ses feuilles, bien que flétries (1). Ce fut à ce témoin que je dis adieu et que je promis de reve-

(1) Une photographie reproduite dans le Journal de l'*Université des Annales* du 15 septembre 1913 montre M. et Mme Verhaeren sur le seuil de leur maison auprès de ce rosier.

nir au printemps voir ce que la nature aurait fait d'un paysage maintenant plein de larmes (1). Je repassai par le petit jardin, j'y

(1) J'y suis retourné aux premiers sourires de la belle saison ; et il m'a paru que l'indifférente nature ajoutait au deuil intime de ceux qui furent les amis de Verhaeren, qui le visitèrent dans cet ermitage, et qui ne retrouvent plus maintenant qu'un souvenir pareil à une ombre là où leur apparut le poète dans sa force virile et infiniment confiante en l'avenir.

J'ai retrouvé ces lieux témoins d'une véritable tragédie morale dans le même état où je les avais laissés en décembre dernier. Même le lourd casque allemand y demeurait encore parmi les décombres amoncelés. A nouveau je suis entré dans le cabinet de travail du poète, et me suis approché du trou béant de la fenêtre. Comme jadis, quand il le regardait avec amour, le paysage frissonnait dans la lumière: arbres caressés par le vent, eaux vives devinées dans le vallon. Et j'ai cru entendre la voix de Verhaeren murmurer les vers écrits ici même peu avant l'immense conflagration européenne où devait s'embraser la demeure élue par lui :

J'ai pour voisin et compagnon
Un vaste et puissant paysage
Qui change et luit comme un visage
Devant le seuil de ma maison.

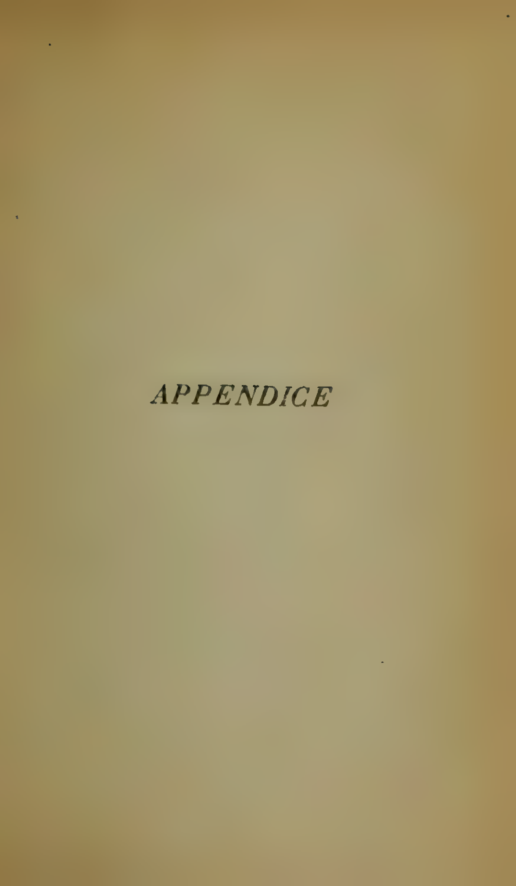
Dites, vous ai-je aimés, retraites,
Coteaux feuillus, sources des bois,
. . . .

Mai 1919.

ramassai la cartouchière d'un soldat allemand, et sur le chaume d'une tonnelle rustique un lambeau d'étoffe peinte que je reconnus bien, sans doute emporté là par le vent lors de l'incendie.

Hors du vallon, et quand j'eus un peu gravi la hauteur, je ne pus m'empêcher de me retourner pour un dernier adieu : les murs de l'ermitage m'apparurent une dernière fois à travers les arbres. Le temps changea presque aussitôt, les premières gouttes de pluie commencèrent à tomber et ce fut sous cette pluie battante que je m'en revins à pied à Valenciennes.

Janvier 1919.



APPENDICE

APPENDICE

On est libre de croire ou non aux pressentiments. J'eus celui de la destruction de la maison de Verhaeren. Ce mercredi 6 novembre 1918 où l'incendie fut aperçu à 8 h. 1/2 du matin, à la même heure exactement, me trouvant dans un village du Boulonnais nommé Rinxent, j'avais pensé au Caillou *à la lecture du communiqué du matin qui nous montrait les Britanniques se rapprochant de Roisin et d'Angres. Et telle fut mon obsession que j'écrivis aussitôt un article sur le nouveau crime allemand à redouter* : Vont-ils détruire la maison de Verhaeren ?

Cet article fut publié par le XXe Siècle, *mais tardivement, le 17 novembre, et pour cette raison, avec des modifications. M'est-il permis, en rétablissant le texte primitif, de le reproduire ici à titre documentaire et pour les amis du poète disparu ?*

★

« Le communiqué britannique de ce matin 6 novembre annonce que nous avons pris le village d'Eth. Nous voici, à la frontière franco-belge, à quelques kilomètres de Roisin et de son terroir où Verhaeren avait élu sa résidence paysanne du *Caillou-qui-bique*.

« Il me souvient, par ce temps pluvieux qui va faire tomber les dernières feuilles jaunes des arbres, il me souvient des visites que je rendais au poète vers ces fins d'automne, avant qu'il ne regagnât Saint-Cloud. Le plus souvent, c'est en bicyclette que je venais de Valenciennes, parfois en auto avec Paul Miot, tué depuis héroïquement dans un combat aérien, ou avec le peintre Maurice Ruffin, qui nous est revenu des pays envahis. Nous passions par ce même village d'Eth, témoin récent d'un dur combat, peu après nous arrivions à la frontière, gardée par de débonnaires gabelous auxquels il suffisait que nous disions : « Nous allons voir M. Verhaeren ».

Si le poète ne promenait déjà sa pensée active dans le domaine que lui était la pittoresque vallée de la Honnelle, nous le trouvions dans son studio dont les fenêtres donnent, au delà d'un étroit jardinet de fleurs, sur cette même vallée. C'était la fin de la matinée, la fin du travail. Il avait achevé le poème quotidien, — fidèle qu'il fut autant que Hugo à la devise latine, *Nulla dies sine linea ;* — il se retrouvait libre,joyeux de la tâche faite, ne voulant plus que se re-créer, et j'écris à dessein ce mot de la sorte pour marquer la volonté agissante du maître en vue de la réparation des forces de son esprit. Il était rare qu'il travaillât encore l'après-midi, — si ce n'est alors sous la lampe, le soir venu, — il le consacrait à la promenade, à ses amis, à enregistrer ces complexes aspects de l'univers et de l'humanité qu'il a fixés impérissablement.



O la plaisante petite maison que la sienne ! C'était, non une maison isolée, disons un corps

de logis d'une ferme que dans le pays l'on nomme la « Crèmerie Laurent » et qui justifie ce nom en ce qu'on veut bien y servir un bol de lait ou un verre de bière aux promeneurs, voire une omelette si l'on est des habitués. Il me souvient qu'enfant, avec mon père et mes frères et sœurs nous y déjeunions quand nous passions la journée au « Caillou-qui-bique », de préférence à ces premiers jours de printemps qui recouvrent les prairies d'une abondante floraison de narcisses jaunes, nommés « aillets » dans le pays. Et le cri par lequel on les annonce dans les villages de notre Hainaut, Valenciennes, Mons, « Ah ! z'aillets... Ah ! z'aillets... », cette traînante mélopée qui pénètre encore nos cœurs, pourrions-nous jamais l'oublier !

Un de ces jours de promenade de mon enfance, j'ai rencontré, je le vois toujours tel qu'il m'apparut ce jour-là dans les sentiers abrupts dévalant vers le fond de la vallée rocheuse, Verhaeren en costume de velours fauve, jeune encore, éperdu d'une ivresse sacrée, murmurant

en marchant les mots de ses rythmes fougueux, apparition admirable, et je le compris bien, — d'un poète.

Dès le matin, par mes grand'routes coutumières
Qui traversent champs et vergers,
Je suis parti clair et léger,
Le corps enveloppé de vent et de lumière.

Je vais je ne sais où, je vais, je suis heureux ;
C'est fête et joie en ma poitrine :
Que m'importent droits et doctrines,
Le caillou sonne et luit sous mes talons poudreux.

Je marche avec l'orgueil d'aimer l'air et la terre,
D'être immense et d'être fou,
Et de mêler le monde et tout
A cet enivrement de vie élémentaire.

Les bras fluides et doux des rivières m'accueillent ;
Je me repose et je repars
Avec mon guide : le hasard,
Par des sentiers sous bois dont je mâche les feuilles.

Une autre fois, ce fut, parmi les buissons, l'entrevision des robes claires de Mme Verhaeren, et de Mme Montald, la femme du peintre qui

rendait au poète de fréquentes visites. Jours heureux, jours harmonieux, jours brûlants dont la cendre demeure seule sous ces titres pourtant éternels : *Les Heures claires*, *Les Heures d'après-midi*, il convient que je vous évoque au moment peut-être où le clapotement sinistre des mitrailleuses et l'éclatement brusque des coups de canon vont remplir le val semblable avec sa rivière et ses roches, dont l'une fait une saillie énorme, — le caillou *qui bique*, — à celui de l'ardennais Rimbaud :

C'est un tout petit val qui mousse de rayons.



Dans leur retraite hagarde, les Allemands vont-ils détruire la maison du poète !

En 1916, si mes souvenirs sont exacts, quelques mois avant sa mort, Verhaeren me dit avoir reçu par l'intermédiaire de la Hollande ou de la Suisse un procès-verbal émanant de la « Kommandatur » de Roisin et constatant que

tout avait été respecté dans son habitation, meubles, livres, papiers, bibelots, tableaux, parmi lesquels se trouvaient des œuvres de Mme Verhaeren et les excellents portraits du maître par Montald et Maurice Ruffin.

Mais depuis ! Mais maintenant !

S'il en est temps encore, nous jetons ici un cri d'alarme, et nous nous adressons, comme nous l'avons fait pour les Musées de la France et de la Belgique envahies, à tout homme qui pense et qui sent, membre d'une humanité civilisée. S'il est quelque part dans le monde un *genius loci* à respecter, propre à un endroit et que nos rêveries veuillent pouvoir y retrouver, c'est en ce vallon du *Caillou-qui-bique*, aux pentes duquel brille le toit qui abrita Verhaeren.

Quand la paix sera revenue sur le monde, nous irons chercher sa grande ombre dans ce vallon, et si ce toit modeste n'existait plus, il nous semble qu'elle se déroberait ou nous ferait entendre les plaintes déchirantes qu'Achille adressait à Ulysse penché sur sa fosse funèbre pour l'évoquer : « Eh quoi ! nous dirait-elle, n'avez-vous

rien fait pour empêcher ce crime,et faut-il que je demeure errante ! »

Là Verhaeren n'a pas seulement vécu,il a aimé, il a chanté son amour en strophes infiniment émues, douces et tendres, d'une ferveur pénétrante et qui fera toujours battre les cœurs.

Je t'apporte, ce soir, comme offrande, ma joie
D'avoir plongé mon corps dans l'or et dans la soie
Du vent joyeux et franc et du soleil superbe;
Mes pieds sont clairs d'avoir marché parmi les herbes,
Mes mains douces d'avoir touché le cœur des fleurs,
Mes yeux brillants d'avoir soudain senti les pleurs
Naître, sourde et monter, autour de mes prunelles,
Devant la terre en fête, et sa force éternelle.

« Il a composé là aussi ces recueils vastes, « La Multiple Splendeur », « Les Forces Tumultueuses », parmi lesquels il a fait entendre au monde la plus virile des voix et la plus confiante en la vie et en les hommes. Veuille Dieu que cette dernière confiance ne soit point trahie, jusqu'en sa maison, par ceux auxquels il ne l'avait point refusée, ces Allemands en qui, placé, disait-il,

Entre la France ardente et la grave Allemagne

il se refusait à voir, avant la guerre, les ennemis du patrimoine commun des hommes : La civilisation.

Maintenant nous savons qu'il en a été autrement, et que les criminels auteurs de l'incendie de la bibliothèque de Louvain n'ont pas reculé devant celui de la maison du poète qu'ils avaient déclaré d'abord hypocritement vouloir protéger.

—

M. Laurent, qui fut l'hôte et l'ami dévoué de Verhaeren, a bien voulu m'écrire la lettre suivante, précieux document que je publie intégralement :

Je vous envoie sur votre demande quelques notes sur la vie intime de M. Verhaeren au Caillou-qui-bique depuis le mois d'août 1899 jusqu'au mois de mai 1914.

Monsieur et Madame Verhaeren sont arrivés

à Roisin (Caillou-qui-bique) en août 1899 (1); ils étaient accompagnés de Madame Rodenbach, de son fils, et de Mademoiselle Emilie Kepsten, première régente à l'école de Liége.

Verhaeren était à ce moment atteint de neurasthénie aiguë. Pendant son premier séjour chez moi, qui dura de cinq à six semaines, il se promenait beaucoup et disait que l'air du Caillou lui faisait du bien; il travaillait alors à son Philippe II. Le soir nous jouions aux cartes assez tard et Verhaeren continuait jusqu'à plus de minuit à faire des réussites. Avant de se coucher, il arrêtait toutes les pendules, car le tic-tac l'aurait empêché de dormir; le matin, il remettait les mouvements en marche.

Comme le séjour du Caillou lui plaisait, il me demanda de lui faire aménager une demeure dans les dépendances de mon logis, afin, disait-il, qu'il pût revenir chaque année au printemps

(1) Mme Laurent me contait avoir entendu le poète dire à sa femme en descendant du tramway à Roisin : « Mais, ma bonne, nous allons périr d'ennui, ici ! » Il changea de sentiment sitôt qu'il eut vu le charmant décor du vallon de la Honnelle.

et à l'automne; il estimait qu'il viendrait bien pendant vingt ans passer ses vacances au Caillou. En fait, il a passé auprès de nous pendant quinze ans des moments qu'il disait très bons (1).

Il aimait à s'entretenir avec nos paysans, à se renseigner sur leurs travaux et leurs métiers accessoires, la fraude et le braconnage pour certains d'entre eux; il se faisait rendre compte des tours que l'on jouait aux gardes-chasse et aux douaniers, notamment de la fraude pratiquée au moyen de chiens dressés ; il allait voir l'entraînement qu'on leur faisait subir pour passer en France chargés de tabac.

Volontiers il rendait visite à quelques vieux des environs pour les faire causer. Lorsque l'un d'entre eux tombait malade, il allait le consoler et lui porter des douceurs. Je me rappelle qu'une fois, ayant porté deux bouteilles de vin à un vieillard, il lui avait dit d'en faire reprendre

(1) Souvenirs de Mme Laurent : « M. Verhaeren me disait toujours : Il n'y a qu'au Caillou que je sais boire, manger et dormir. »

chez lui dès que les bouteilles seraient vides. Comme ce vieillard semblait tarder à profiter de l'autorisation, nous sommes retournés chez lui, et Verhaeren de lui dire : « Mon brave vieux, tu as maintenant bu tes deux bouteilles, montre-moi comment tu prends cela. » Le vieux exhibait un petit verre à liqueur. « Pas ça, mon vieux, repartit M. Verhaeren, voilà comment tu dois vider la bouteille. C'est en se servant de ce verre deux fois par jour. » Et il lui montrait un verre à bière.

A sa table de travail M. Verhaeren ne pouvait souffrir aucun bruit. Une mésange venait-elle répéter ses trois notes (qui-qui-pin qui-qui-pin) à proximité de sa fenêtre, Verhaeren chassait l'oiseau, et si celui-ci ne tardait pas à recommencer, le poète ne se connaissant plus, la surexcitation le porta un jour à briser une vitre et à jeter des pierres en montrant le poing à l'oiseau ; et lui de plus belle à lui répéter son cri. Une nuit le rossignol avait à son tour empêché M. Verhaeren de reposer ; au matin il m'en causa et me demanda le moyen de faire cesser

ce chant. Comme je lui suggérais d'abattre le rossignol à coups de fusil : « Pas ça, cherchez plutôt le nid et transportez-le plus loin. » J'ai dû aussi sacrifier mes pigeons dont le roucoulement le distrayait ou troublait son travail et son sommeil (1).

Pour revenir à nos paysans, je me rappelle un ouvrier paveur, auquel M. Verhaeren avait donné un costume de velours. Celui-là, plein comme toute la Pologne, et la bouche pleine de salive tombant sur sa barbe, lui dit en le remerciant : M. Verhaeren, il faut que je t'embrasse. — Allez-y, lui répondit le poète.

J'accompagnais souvent Verhaeren lorsqu'il était invité chez l'un ou l'autre notable de la région. Je me souviens entre autres d'une visite chez le médecin Mailleux de Montignies-sur-Roc. Le docteur nous fit prendre pas mal de flacons de gueuze (bière forte) sous le prétexte que cette boisson était recommandée pour son affection. Verhaeren, qui n'aimait point à contra-

(1) Il disait encore à ses hôtes, paraît-il : « J'ai entendu la chouette, je ne dormirai pas. »

rier son hôte, absorba de nombreux verres. Pendant huit jours qui suivirent, Verhaeren ne quitta point sa chaise longue et ne cessa de sommeiller.

Lorsque le poète était attelé à une de ses œuvres et que les idées ne lui venaient point, il partait en promenade. Dans ces moments, la consigne était de ne point l'interpeller. L'inspiration venait-elle, aussitôt il rentrait pour écrire.

Pendant ses loisirs Verhaeren aimait de jouer aux cartes. Il faisait sa partie soit avec mon père, soit avec M. Fourneau, vicaire de Roisin, qu'il estimait beaucoup et avec qui il parlait lettres. (Pas de questions philosophiques sur lesquelles ils ne s'entendaient guère.) Verhaeren s'informait de ce que l'abbé pouvait faire en dehors de son ministère sacerdotal. Je bêche, disait Fourneau, je repique mes salades et je plante mes choux. — Vous devriez écrire, ripostait Verhaeren, pour faire part de vos idées à vos collègues.

Pendant les belles heures de la matinée,

Verhaeren venait me voir travailler au jardin ou aux champs quelquefois ; il voulait s'associer à mes travaux, mais il était peu apte à ce genre de besogne. Ses vêtements, son pince-nez pour corriger la myopie le gênaient énormément : me voyant tirer les betteraves il voulait essayer aussi, mais, trop nerveux, il calculait mal son effort et faisait parfois la culbute en lâchant son mot favori : Bing ! Et alors il filait sur la route à grandes enjambées.

Comme bien des grands hommes, Verhaeren était superstitieux. Il n'aimait pas à se mettre en route le 13 ; s'il voyait en ville un corbillard venir dans sa direction, il rentrait vite dans le magasin le plus proche. Une fois, chez nous, on était un vendredi saint, ma femme lui dit qu'une tradition locale défendait de faire ce jour-là la lessive et surtout de laver ses draps de lit, à peine de les voir servir de linceul à brève échéance (drap t'auras). Tout de suite Verhaeren rentre chez lui et dit à sa femme qui allait faire préparer la lessive : Ma bonne, je viens d'apprendre par Madame Laurent que

laver aujourd'hui heurte le sentiment populaire. Je ne veux pas que tu fasses lessiver aujourd'hui(1).

Monsieur Montald, un de ses intimes qui venait chaque année passer un mois au Caillou-qui-bique, me raconta que, lors de l'invasion teutonne d'août 1914, Verhaeren était chez lui à Woluwe Saint-Lambert ; le roi Albert avait envoyé une auto pour conduire Verhaeren à Gand et de là en Angleterre. Durant tout le parcours en auto Verhaeren était très en verve, mais en arrivant près de la gare il regarde sa montre ; elle s'était arrêtée : Mauvais présage, dit-il, et il tomba dans une triste rêverie.

Pendant l'occupation boche j'ai eu presque toujours des troupes en repos à proximité de la maison. Fréquemment des officiers vinrent

(1) Une autre fois, comme Mme Laurent avait cité devant ui un dicton populaire en Hainaut :

Qui lave des draps
Entre la Noël et les Rois,
Le bon Dieu l'a.

Verhaeren de se tourner vers sa femme : « Tu entends, ma bonne, je te défends de faire laver pendant ce temps. »

demander à visiter la demeure du poète, surtout lorsque la nouvelle de sa mort à Rouen se fut répandue. Beaucoup se découvraient devant son grand portrait peint par Ruffin, en face duquel j'avais fait placer la belle couronne envoyée par les autorités provinciales du Hainaut, d'autres avaient une attitude indécente et disaient que le poète avait publié de mauvais ouvrages ; ils entendaient par là des pamphlets contre l'Allemagne.

Au début de l'occupation j'avais reçu la visite de plusieurs gradés, qui, à les croire, étaient envoyés de Berlin même pour rendre compte si la maison de Verhaeren était restée intacte. Après avoir tout vérifié ils m'ont obligé à signer une sorte de procès-verbal rédigé en langue allemande. Maintenant, dit l'un des officiers, la maison de Verhaeren est placée sous la surveillance de la police allemande ; sans autorisation de la commandature de St-Ghislain personne n'a le droit d'y entrer. Sortant de sa poche un petit livre, le gradé dit : Quiconque viendrait à y dérober quelque chose serait passible de dix ans

de prison. De fait, j'ai été, la majeure partie du temps, assez tranquille, du moins jusqu'en janvier 1918. Mais alors ma maison fut envahie par un fort détachement de soldats, et cette situation ne fit qu'empirer. Au mois de septembre cela devint intenable ; les ballonistes s'emparèrent du logis de Verhaeren malgré mes plus vives protestations ; j'eus beau expliquer que l'ermitage du poète était sacré, même aux yeux des lettrés allemands ; rien n'y fit. Je fus cependant autorisé à mettre où je voulais ce que je considérais de plus précieux appartenant à Verhaeren ; j'enfermai donc dans une chambre tous les tableaux et livres, et me mis à clouer soigneusement la porte. J'avais l'appréhension que toutes mes mesures seraient vaines. Le jour, la nuit, dix fois j'allais voir ce qui se passait. Une première fois, je rencontre un officier qui sortait de la pièce réservée ; sur ma remarque qu'il contrevenait aux instructions émanant de Berlin, il me soutint qu'il avait trouvé la porte ouverte et qu'il était entré sans aucune mauvaise intention ; je lui montrai alors

les traces d'effraction. Faites réparer, me dit-il, et je donnerai ordre formel que cette pièce soit respectée. La nuit du 2 au 3 novembre, les Boches devaient partir sous la pression des armées alliées ; je me doutais bien que ma vigilance devait redoubler. Pendant une courte absence la porte de la pièce réservée fut à nouveau fracturée ; j'eus encore une discussion avec un officier sur la réalité d'une restitution de livres qu'il avait emportés. Comme je soutenais mon point de vue, l'officier s'élança sur moi avec un poignard ; j'ai dû bien me retirer.

En tout cas les choses disparues étaient plutôt rares, et Madame Verhaeren aurait été si heureuse de retrouver toutes ces choses auxquelles elle tenait tant ; mais ces malencontreux obus incendiaires ont tout anéanti.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le dix juillet mil neuf cent vingt

PAR

MARC TEXIER

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

Verhaeren, Emile

Author Mabille de Poncheville

Title Verhaeren en Hainaut.

DATE.	
Dec. 10/38	An marie th